

Ágrip

Í þessari ritgerð hafa þrjár smásögur úr smásagnaheftinu *La héronnière* eftir fransk-kanadíska rithöfundinn Lise Tremblay verið þýddar á íslensku. Þetta eru smásögurnar: *Hjólhýsið*, *Elísabet sagði ósatt* og *Seinasta krýningin*. Íslendingar þekkja almennt ekki mikið til kanadískra rithöfunda eða ritverka þeirra, og enn síður þegar um fransk-kanadíska höfund er að ræða. Hér eru á ferðinni þrjár smásögur þar sem vandamál nútímasamfélagsins eru tekin til skoðunar. Þetta nútímasamfélag gæti allt eins verið á Íslandi og í Québec. Höfundurinn og verk hans verða kynnt í greinargerðinni. Þar verður einnig gerð grein fyrir þýðingarvinnunni. Lögð verður áhersla á stíl höfundar, setningagerð, orðaforða og vandamál sem upp komu við þýðinguna.

Résumé

La littérature canadienne est généralement peu connue par les Islandais et rares sont les œuvres qui ont été traduites en islandais. Ce mémoire comporte la traduction en islandais de trois nouvelles contemporaines tirées du recueil de nouvelles *La héronnière* de l'écrivain québécois Lise Tremblay. Les nouvelles en question sont : *La roulotte*, *Élisabeth a menti* et *Le dernier couronnement*. Dans ces nouvelles, les problèmes de la société moderne sont abordés et analysés. Cette société moderne pourrait aussi bien être située en Islande qu'au Québec. L'auteur et ses œuvres seront présentés dans le commentaire. Nous y rendrons également compte de l'étude de la traduction. Le style, la syntaxe, le vocabulaire et des problèmes qui ont surgi pendant la traduction seront mis en relief.

Table des matières

I. Introduction	4
II. L'auteur et les œuvres	5
1. Remarques générales	5
2. Les œuvres	5
3. Les thèmes	7
III. <i>La héronnière</i> , un recueil de nouvelles	8
1. Le recueil	8
2. <i>La roulotte</i>	8
3. <i>La héronnière</i>	9
4. <i>Élisabeth a menti</i>	9
5. <i>La beauté de Jeanne Moreau</i>	9
6. <i>Le dernier couronnement</i>	10
7. Les points principaux et les thèmes	10
IV. Étude de la traduction	12
1. Traduire	12
2. Le style	12
3. La syntaxe	13
4. Le vocabulaire	14
a. Les adjectifs possessifs	15
b. Les pronoms personnels	15
c. Les verbes	16
d. Les particularités du français québécois	18
5. Quelques points problématiques	19
V. Conclusion	22
VI. Les traductions	23
1. <i>La roulotte</i> – <i>Hjólhýsið</i>	23
2. <i>Élisabeth a menti</i> – <i>Elísabet sagði ósatt</i>	29
3. <i>Le dernier couronnement</i> – <i>Seinasta krýningin</i>	44
VII. Bibliographie	55

I. Introduction

Si la littérature canadienne est très peu connue en Islande, la littérature du Québec reste dans l'obscurité, surtout quand il s'agit de la littérature québécoise francophone. Cependant, il y a des liens forts entre le Canada et l'Islande basés sur la Nouvelle Islande, fondée au Manitoba en 1875, où une proportion importante des Islandais s'est installée dans le dernier quart du 19^e siècle (*Íslenska alfræðiorðabókin*, 2000, p. 601). La littérature québécoise francophone contemporaine est très riche, notamment dans le domaine de la nouvelle, qui connaît un plus grand succès en Amérique du Nord qu'en Europe (Lord, 2005, p. 8).

Lise Tremblay figure parmi les écrivains québécois les plus remarquables ces dernières années. Elle a écrit trois romans et un recueil de nouvelles depuis 1990 et elle a remporté de nombreux prix littéraires. L'ennui, l'aliénation, l'obésité, et l'exode rural sont parmi les sujets qu'elle traite dans ses œuvres. Ce sont des thèmes courants dans la société contemporaine, que ce soit au Québec ou en Islande.

Étant donné que les écrivains canadiens et surtout les écrivains québécois francophones sont presque entièrement inconnus en Islande, nous avons eu envie de faire connaître l'œuvre d'un écrivain québécois contemporain en traduisant ces trois nouvelles, d'autant plus qu'il s'agit d'un écrivain lauréat qui met en relief des sujets qui concernent tout le monde, peut-être notamment le peuple islandais.

II. L'auteur et les œuvres

1. Remarques générales

Lise Tremblay est née le 13 juin en 1957 à Chicoutimi au Saguenay dans le nord du Québec. Elle a suivi des études de journalisme à l'Université Laval à Québec pour, après, faire une maîtrise en création littéraire à l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Lise Tremblay habite actuellement à Montréal où elle enseigne la littérature au Cégep du Vieux-Montréal (Cayouette, 2005, p. 66).¹

Le mémoire de maîtrise en création littéraire de Lise Tremblay à l'UQAM est un roman intitulé *L'hiver de pluie*. Son directeur d'études, André Vanasse, également éditeur chez XYZ à Montréal, a fait publier ce premier roman de Lise Tremblay en 1990. Le roman a été réédité chez Leméac où les autres œuvres de l'auteur ont également été publiées.

Lise Tremblay est un écrivain québécois francophone, mais contrairement à la plupart de ses collègues, qui rêvent d'être reconnus en France, Tremblay préfère que ses livres soit traduits en anglais et publiés en Amérique du Nord qu'en France (Soubias, 2005, p. 9-14). Elle estime que ses œuvres s'apparentent davantage à la littérature nord-américaine qu'à la littérature française.

2. Les œuvres

L'hiver de pluie

Publié chez XYZ en 1990, plus tard réédité chez Leméac. Pour ce roman, Lise Tremblay a reçu le Prix Joseph S. Stauffer du Canada et le Prix de la découverte littéraire du Salon du livre du Saguenay/Lac-Saint-Jean.

L'hiver de pluie raconte l'histoire d'une femme qui marche mais qui n'arrive pas à trouver son point fixe dans le monde. Elle écrit des lettres à l'homme qu'elle aime mais qui ignore le fait lui-même. Ces lettres ne seront jamais postées. Elles seront gardées dans un cartable rose pour le temps à venir. Cette femme a peu d'amis. Elle marche seule jusqu'à l'épuisement. Alors, elle s'enferme dans son propre monde et ne marche plus.

¹ Cégep : « Au Québec, Collège d'enseignement général et professionnel, situé entre le secondaire et l'université » (*Le Grand Robert de la langue française*, 2001, p. 2027).

Dans ce premier roman de Lise Tremblay, l'auteur insiste en particulier sur l'aliénation et la solitude de l'homme moderne. On peut être tout seul dans une grande ville, entouré des gens. Peu à peu, le personnage principal perd la raison.

La pêche blanche

Publié chez Leméac en 1994.

Dans ce roman, deux frères s'écrivent. L'un, Simon, a quitté Chicoutimi, la ville de son enfance. Il erre. Il voyage. Au moment de la narration, il réside à San Diego où il rencontre un tailleur de fourrure qui devient une sorte d'ami. L'autre frère, Robert, n'a jamais quitté Chicoutimi. Il y habite toujours, avec sa femme, près de ses parents. Il est professeur. Il n'est quand même pas comme les autres. Ces deux frères s'écrivent, sans dire grand-chose. Robert envoie également à Simon des livres qu'il enseigne. Quand le père tombe malade et attend la mort, Simon doit revenir. Ils enterrent le père qu'ils détestent. La mère est finalement libre de faire ce qu'elle veut. Simon repart, Robert reste.

Dans ce roman, Tremblay focalise sur l'exode rural. Les gens fuient cette ville nordique mais n'arrivent pas totalement à s'en détacher. Ils sont encore liés à cet endroit parce qu'une partie de la famille y est restée, une partie d'eux-mêmes. Les gens qui restent sont en manque aussi car ceux qui partent laissent un vide derrière eux.

La danse juive

Publié chez Leméac en 1999. Pour ce roman Tremblay a reçu le Prix du Gouverneur général (Cayouette, 2005, p. 66).

Une pianiste obèse, sans confiance en elle-même et sans ambition, travaille comme pianiste accompagnatrice dans une école de danse où elle voit toutes les danseuses qui se font malades pour rester maigres. Elle a peu d'amis. Ses parents ont divorcé. Le père est célèbre, il vient d'une famille d'obèses, mais il a maigri lui-même et il a honte de sa fille obèse. Celle-ci n'est pas très attachée à sa mère. Un jour, elle décide de rendre visite à sa famille paternelle qu'elle ne connaît pas. La jeune femme y voit des gens gros qui lui ressemblent et elle repart. Elle continue de grossir et son malaise augmente. Pour se libérer de sa condition, elle tue son père.

Dans son dernier roman, Lise Tremblay met l'accent sur la solitude et l'obésité dans un monde qui, malgré un nombre croissant d'obèses, porte un jugement sévère sur les gros.

La héronnière

Voir ci-dessous, chapitre III.

3. Les thèmes

Les œuvres de Lise Tremblay sont sérieuses. Les thèmes dominants sont la solitude, l'ennui, l'exode rural, la mort. L'aliénation est présente dans toutes les œuvres de la romancière. Les personnages n'arrivent pas à s'attacher à d'autres êtres humains ; ce qui reste, c'est la solitude et l'ennui. Dans *La pêche blanche* et surtout dans *La héronnière*, l'exode rural domine. *La danse juive* introduit le thème de l'obésité que l'on retrouve dans *La héronnière*. Les gens obèses sont isolés dans les œuvres de Tremblay. Ils ne parviennent pas à trouver une place dans le monde pour vivre heureux avec les autres. L'obésité leur pèse littéralement, elle domine leur vies et peut en être la fin.

Le thème qui pourrait s'adresser plus particulièrement aux lecteurs islandais est l'exode rural, phénomène bien connu en Islande. Dans l'univers de Lise Tremblay, les habitants des villages partent pour les grandes villes où la vie semble plus facile. Cependant les gens n'arrivent pas à être heureux. Il leur manque quelque chose. Et puis il y a ceux qui ne partent pas, ceux qui restent dans les villages, ceux dont la misère et la solitude ne cessent de s'agrandir. La solitude fait peur à tout le monde. On ne peut pas vivre seul et personne ne veut mourir seul. La solitude dans les romans de Lise Tremblay résulte notamment de l'aliénation, de l'obésité et de l'exode rural, à savoir des problèmes humains et sociaux courants à notre époque.

III. *La héronnière*, un recueil de nouvelles

1. Le recueil

La héronnière est la dernière œuvre de Lise Tremblay, et son premier recueil de nouvelles. Paru en 2003 chez l'éditeur Leméac, ce recueil de nouvelles a apporté de nombreux prix littéraires à l'auteur : le Grand Prix du livre de Montréal 2003, le Prix des libraires du Québec 2004 et le Prix France-Québec / Jean-Hamelin 2004 (Cayouette, 2005, p. 65).

Le recueil comporte cinq nouvelles. Elles ont toutes lieu dans le même village fictionnel et certains personnages apparaissent dans plus d'une nouvelle. On pourrait dans ce cas parler de nouvelles romanesques car il y a des liens entre toutes les nouvelles (Biron, 2004, p. 125, 23 août 2006). Dans cette œuvre, Lise Tremblay s'est inspirée de l'Île aux Grues où elle et son ex-mari ont habité pendant quelques années. Après la parution du recueil ils ont dû quitter l'île parce que les habitants n'étaient pas contents. Ils croyaient se voir dans les nouvelles, et la représentation ne leur a pas plu.

2. *La roulotte*

Un homme vit seul dans sa roulotte après le départ inattendu de sa femme. C'est un événement douloureux qui en plus réveille en lui le souvenir du décès prématuré de son frère. Cet homme, qui est aussi le narrateur, dirige une pourvoirie. Sa femme tient un kiosque pour les touristes et aide au club de chasse. C'est comme si elle n'avait jamais été très heureuse, et elle a presque honte de leur maison, sauf du jardin. Une femme étrangère lui rend souvent visite, et le narrateur soupçonne cette femme d'exercer une mauvaise influence sur son épouse. Après un mariage de vingt-huit ans, elle le quitte pour un chasseur.

Le narrateur est un homme désespéré, abandonné par sa femme et ses deux filles. Son frère est mort. Il lui reste seulement ses pensées et la musique de Johnny Cash. Il a « des drôles d'idées » (Tremblay, 2003, p. 20) et il se voit débarquer chez la coupable, c'est-à-dire la femme étrangère, avec sa carabine de chasse.

3. *La héronnière*

Un homme ramasse des oiseaux morts qui ont été abattus par quelqu'un d'enragé. C'est le même narrateur que dans *La roulotte*, sa femme l'a déjà quitté. La femme de son meilleur ami a également quitté ce dernier. Les femmes du village n'ont rien à faire, surtout quand les enfants grandissent. Elles partent. La sœur du narrateur semble aimer un homme qui n'est pas du village mais qui habite là depuis des années. Son fils, Steve, le neveu du narrateur, n'aime pas l'idée que sa mère puisse partir avec cet homme.

L'exode rural est ici mis en relief d'un point de vue nouveau. C'est l'exode rural des femmes qui s'ennuient. Il n'y a rien pour elles dans les villages. Elles n'y ont pas d'avenir. Ceux qui restent n'ont pas d'avenir non plus.

4. *Élisabeth a menti*

La narratrice est une femme de Montréal qui passe les étés au village avec son mari. Lorsque la narratrice obtient un congé, elle décide de passer l'hiver aussi au village. Élisabeth est une femme du village qui habite dans une ferme laitière avec son mari. Elle aime fréquenter les estivants, ils lui donnent du prestige dans ce petit village. Les deux femmes deviennent amies. Quand la narratrice doit retourner à Montréal pendant quelques jours, elle invite Élisabeth à l'accompagner. Un incident sur route change tout pour elle. Qu'est-ce qu'on doit faire quand on est témoin d'un braconnage ?

Dans cette nouvelle des valeurs différentes s'opposent et se heurtent. C'est la campagne contre la ville. Faut-il fermer les yeux sur un délit ou le faire savoir ? On voit comment tous les habitants du village sont prêts à dissimuler un crime. Tous, ils avertissent la police seulement s'ils en bénéficient eux-mêmes. C'est un village où règnent le silence et le mensonge. Tout le monde sait, personne ne dit rien. Et lorsqu'une étrangère ose parler, sans l'idée d'en bénéficier, elle perd son amie du village et elle perd la confiance qu'elle avait dans la vie paisible à la campagne.

5. *La beauté de Jeanne Moreau*

La narratrice, une ethnologue de Montréal, passe les étés au village avec son mari. Martine est une femme du village. Elle est très belle et ressemble, aux yeux de la

narratrice, à Jeanne Moreau dans le film *Jules et Jim*.² Le héros du village s'appelle Raynald, c'est un écrivain raté qui a toujours de grandes idées et des projets qui échouent. La narratrice n'est pas dupe des démarches de ce dernier. Après avoir dit à Martine ce qu'elle pense de Raynald, elles ne se parlent plus. Peu après, Martine quitte son mari pour un caméraman que Raynald avait fait venir pour tourner un film dans le village. Elle part comme toutes les autres femmes du village.

Le mensonge règne dans ce village. Martine avait été adoptée, mais ses vrais parents y habitent encore. Tout le monde le sait mais personne ne le dit. Tout le monde adore le héros du village malgré ses échecs, et si quelqu'un dit la vérité à son sujet, on refuse d'y croire. On préfère le mensonge. Les habitants du village ne veulent pas admettre la vérité que ce village est perdu, mourant.

6. *Le dernier couronnement*

Un homme du village y retourne avec sa femme après avoir vécu de nombreuses années à Montréal. Il a été malade, mais c'est elle qui meurt dans ce village désolé où le divertissement le plus attrayant prend la forme de services funéraires et d'une fête de couronnement à l'ouverture du carnaval. C'est triste. Il n'y a plus rien à faire dans ce village mourant. La femme du narrateur attrape « le cancer du village » (Tremblay, 2003, p. 99) et meurt. Parce qu'elle aimait les livres, son mari fera publier un livre pour elle. Ensuite, il va à la décharge municipale pour jeter le passé.

Quand le narrateur réalise enfin son ancien rêve de retourner au village de sa jeunesse, il se rend compte que ce village n'existe que dans ses souvenirs. Le village qu'il retrouve est triste, et la vie y est monotone et déprimante. Ce village est figé dans le passé, il n'a pas d'avenir. Il est quand même possible de discerner un petit espoir juste à la fin de la nouvelle, à la fin du recueil : peut-on se débarrasser du passé, le mettre à la poubelle, et recommencer ?

7. Les points principaux et les thèmes

Tous les thèmes qui caractérisent les œuvres de Lise Tremblay apparaissent dans ses nouvelles. Les gens s'en vont ; ce sont surtout les hommes qui ont du mal à retenir les

² *Jules et Jim*. 1962. Directeur : François Truffaut. (*Internet Movie Database Inc.*, 23 août 2006).

femmes qui fuient ce village mourant et abandonné par la jeunesse. L'ennui et la solitude seront désormais les partenaires de ceux qui restent. On voit par exemple dans *Le dernier couronnement* que le village n'est pas seulement peu à peu déserté par les femmes, mais aussi par les jeunes. Malgré un cadre en apparence paisible, le mensonge, la mort et la violence y sont omniprésents. C'est un village sans avenir, sans espoir. Les valeurs différentes entre la campagne et la ville se font également remarquer. Souvent les valeurs et les opinions des gens du village et des gens de la ville sont incompatibles, notamment en ce qui concerne le braconnage.

IV. Étude de la traduction

1. Traduire

Traduire est une démarche compliquée. Connaître tous les mots d'une langue ne suffit pas. Il faut connaître deux langues, deux cultures, et il faut savoir comment transmettre une signification d'une langue à l'autre. Tous les textes ont des origines dans la culture de l'auteur, et en traduisant le traducteur rencontre des problèmes, qui sont non seulement dûs au langage, au vocabulaire, etc, mais aussi ou même surtout aux différences culturelles (Heimir Pálsson, 1988, p. 99). Les traductions créent des liens entre des sociétés et des communautés linguistiques différentes. Elles ont la capacité de nous faire connaître d'autres mondes. Certaines cultures sont néanmoins mieux connues par les lecteurs islandais que d'autres. Chaque année un grand nombre de livres étrangers est traduit en islandais. Il s'agit surtout d'œuvres écrites en anglais ou dans les langues scandinaves. Cela dit, on s'intéresse toujours davantage aux auteurs des langues romanes.

La littérature québécoise francophone est très peu connue en Islande malgré les liens qui unissent le Canada et l'Islande. Un grand nombre d'Islandais a émigré au Canada, et s'est installé dans la région du Manitoba, au centre du pays. Si les Islandais s'intéressent aujourd'hui davantage au destin de leurs anciens compatriotes et à leur culture, ils ignorent quasiment l'histoire du Québec francophone. Nous estimons qu'il est temps d'ouvrir cette partie du nouveau monde aux Islandais. Les nouvelles de Lise Tremblay représentent ainsi à la fois une région, une culture, une langue et un genre littéraire.

2. Le style

Le style choisi par l'auteur est simple et proche de l'oral, sans être familier pour autant. Il nous fait souvent penser au journal intime : on a l'impression que les narrateurs et les narratrices des nouvelles mettent leurs pensées par écrit afin de les sauver de l'oubli. Ce style sobre et naturel semble sans effort, mais il est évident que Lise Tremblay met beaucoup de temps et de travail à le raffiner et à le rendre fluide. Elle écrit lentement et elle lit ses nouvelles à haute voix pour mieux polir le style, le rythme et le choix de mots (Tremblay, un entretien à l'Université d'Islande, 26 avril 2006).

L'*incipit* des trois nouvelles traduites dans ce mémoire montre bien la simplicité du style que l'auteur maintient dès le début jusqu'à la fin des nouvelles.

« 'La roulotte'. Depuis qu'elle est partie, je répète le mot à chaque fois que je reviens du club de chasse et que je m'engage dans l'entrée. »

La roulotte, p. 11

« Ça fait cinq ans que je connais Élisabeth. Le premier été que nous avons habité notre maison de campagne, elle est venue avec un pot de marinades sucrées qu'elle avait faites elle-même. »

Élisabeth a menti, p. 49

« D'abord, le premier hiver, il y a eu tous ces morts. Tous des gens du village que nous avons connus autrefois. Cinq, je crois. Je ne suis plus certain. »

Le dernier couronnement, p. 93

Ces extraits montrent bien la sobriété de l'écriture de Lise Tremblay. Les narrateurs et la narratrice s'expriment à la première personne, ils ne s'adressent pas au lecteur. C'est comme s'il s'agissait de trois journaux intimes, non pas destinés à être lus par d'autres, mais qui sont là pour les narrateurs eux-mêmes.

Nous espérons que le style caractéristique de toute l'œuvre de Lise Tremblay soit encore présent dans la version islandaise. La langue islandaise se prête bien au style simple et court, sans emphase, mais ce qui était parfois difficile c'était de garder le ton informel du texte original, étant donné que chaque traducteur a un style personnel qu'il introduit, consciemment ou non, dans le texte qu'il traduit (Ástráður Eysteinnsson, 1996, p. 157).

3. La syntaxe

Les phrases sont le plus souvent très courtes et construites d'une façon relativement simple. Il y a peu d'inversions et peu de phrases complexes du point de vue de la syntaxe. Néanmoins, les phrases sont assez souvent coupées par des virgules que l'auteur utilise beaucoup. Par contre, le point-virgule, qui est très fréquent en français standard, est

absent dans ces nouvelles, ce qui convient à la langue islandaise dans laquelle le point-virgule est très peu utilisé.

Certes, l'islandais est une langue qui favorise les phrases courtes et simples, mais le lecteur islandais n'est pas pour autant habitué aux phrases qui ne comportent qu'un mot ou deux. Par conséquent, nous avons parfois décidé de lier de façon syntaxique les phrases très courtes qui se suivaient dans le texte original en employant des virgules ou des conjonctions.

Le premier extrait ci-dessous est un passage qui comporte une suite de phrases courtes que nous avons gardées telles quelles. En revanche, dans le second extrait nous avons préféré unir les phrases courtes. Dans le premier extrait, les phrases ont des sujets différents, alors que dans le second, le sujet est le même dans les trois phrases.

« Les plongeurs l'ont repêché le lendemain. Cela n'a pas pris deux heures. La police a dit : « Il est intact, pas enflé, rien. » C'est moi qui l'a identifié. Ils ont ouvert le sac juste à la hauteur du visage. C'était vrai, il était intact. Il n'avait pas vingt ans. »

La roulotte, p. 16

« Kafarar slæddu hann upp næsta dag. Það tók innan við tvo tíma. „Hann er óskaddaður, ekkert uppblásinn, ekki neitt,“ sagði lögreglan. Það var ég sem bar kennsl á hann. Þeir opnuðu líkpokann yfir andlitinu. Það var satt, hann var óskaddaður. Hann var ekki orðinn tvítugur. »

Hjólhýsið, p. 26

« Je suis allé me coucher. J'ai été incapable de dormir. Je me suis relevé. »

Le dernier couronnement, p. 108

« Ég fór í háttinn en gat ekki sofið svö ég fór aftur á fætur. »

Seinasta krýningin, p. 53

4. Le vocabulaire

Dans le fond, le vocabulaire utilisé dans les nouvelles de Lise Tremblay est simple. Il n'y a pas d'emphase, pas de termes techniques ou compliqués. Cela dit, si on ne connaît pas les mots et les locutions d'origine québécoise, on risque de rencontrer quelques difficultés.

a. Les adjectifs possessifs

Tout d’abord, parlons un peu des adjectifs possessifs. Les adjectifs possessifs sont beaucoup plus utilisés en français, où ils sont très courants, qu’en islandais où ils sont rares. Si les adjectifs possessifs sont trop utilisés en islandais, le style devient très enfantin. Le vocabulaire des enfants islandais est chargé d’adjectifs possessifs alors que les adultes essaient d’en limiter l’usage.

Dans cette traduction, nous avons donc essayé de réduire ou éliminer un certain nombre des adjectifs possessifs que comporte le texte original. Il y a quatre adjectifs possessifs dans l’extrait français ci-dessous et nous avons choisi de n’en garder qu’un seul dans la traduction même s’il n’est pas nécessaire. Nous avons pris cette décision afin de respecter le texte tout en essayant de ne pas rendre le style de la traduction enfantin.

« Je croyais et crois toujours que j’y suis retourné trop tôt après mon infarcus et que je pourrais sûrement me reprendre à l’automne prochain. Mes fusils sont suspendus au mur et mes vêtements de chasse pendent dans mon atelier, prêts à servir. »

Le dernier couronnement, p. 103

« Ég hélt og held enn að ég hafi farið of fjótt aftur á veiðar eftir kransæðastífluna og að ég geti áreiðanlega byrjað aftur næsta haust. Haglabyssurnar mínar hanga á veggnum og veiðifötin inni á verkstæði, tilbúin til notkunar. »

Seinasta krýningin, p. 50

b. Les pronoms personnels

Les pronoms personnels peuvent aussi être un point problématique, surtout dans *Le dernier couronnement*. Le narrateur parle beaucoup de sa femme, Aline, mais au lieu de dire son nom, le plus souvent il dit simplement « elle ». L’islandais ne supporte pas une telle répétition. Par conséquent, et pour des raisons de clarté, nous avons parfois remplacé « elle » par « Aline ».

« Aline la regardait, souriait, préparait du café et parlait avec elle, parfois pendant des heures. Lorsqu’elle partait, elle ouvrait toutes les fenêtres. »

Le dernier couronnement, p. 97

« Aline virti hana fyrir sér, brosti, hellti upp á kaffi og talaði við hana, stundum í marga klukkutíma. Þegar hún fór, opnaði Aline alla glugga. »

Seinasta krýningin, p. 46

c. Les verbes

Étant donné que les temps et les modes verbaux en français ne correspondent pas exactement aux temps et modes verbaux en islandais, la traduction des verbes d'une langue à l'autre n'est pas toujours facile. Le traducteur doit notamment faire attention à l'emploi du passé composé (ou du passe simple) et de l'imparfait. Quelques recherches ont été faites sur la traduction des temps du passé du français vers l'islandais. On peut par exemple signaler le mémoire de Rósa Elín Davíðsdóttir, « La traduction de l'imparfait en islandais ». ³ Ici, nous nous contentons de ne donner que quelques exemples de la traduction des verbes du français vers l'islandais.

Premier exemple :

« On était quatre, cinq à téter une bière et à regarder les match en anglais. »

La roulotte, p. 13

« Við vorum yfirleitt fjórir eða fimm sem sötruðum bjór og horfðum á leikina með ensku tali. »

Hjólhýsið, p. 24

Ici, l'imparfait « était » a un sens de répétition dans le passé que le verbe seul ne porte pas en islandais. La phrase « Við vorum fjórir eða fimm sem sötruðum bjór [...] » signifie que c'est bien un événement passé mais l'aspect itératif de l'action est absent. Nous avons donc décidé d'ajouter l'adverbe, « yfirleitt » pour indiquer le sens de répétition.

Il y a également deux infinitifs dans le texte français, « téter » et « regarder », qui ont été transformés au mode personnel dans la traduction parce que c'est plus naturel en islandais.

³ Rósa Elín Davíðsdóttir, *La traduction de l'imparfait en islandais*, ritgerð til B.A.-prófs í frönsku við Háskóla Íslands, Reykjavík, 2005.

Deuxième exemple :

« Je n'ai pas compris pourquoi j'avais tant insisté, d'autant plus que le pot gisait au fond d'un sac de poubelles. »

Élisabeth a menti, p. 49

« Ég skildi ekki af hverju ég lagði svona mikla áherslu á þetta, ekki síst þar sem krukkan lá neðst í ruslapoka. »

Elísabet sagði ósatt, p. 29

Le texte original comporte trois temps verbaux : le passé composé, le plus-que-parfait et l'imparfait pendant qu'en islandais, dans cette phrase, nous avons opté pour un seul temps verbal, l'équivalent du passé simple. « Je n'ai pas compris » et « Ég skildi ekki » sont ici compatibles ; « le pot gisait » implique un état que « krukkan lá » n'a pas, mais on peut le comprendre par le contexte. Mais « j'avais tant insisté », le plus-que-parfait, nous avons traduit par le même temps verbal « ég lagði svo mikla áherslu » même si « ég hafði lagt svo mikla áherslu » - structure plus lourde pour le lecteur islandais – aurait été possible.

Troisième exemple :

« Régine arrivait dans la maison, essoufflée de s'être extirpée de sa voiture et traînant sur elle une forte odeur de sueur vinaigrée et d'alcool. »

Le dernier couronnement, p. 97

« Régine kom iðulega lafmóð inn í húsið eftir að hafa brölt út úr bílnum og bar með sér magna lykt af stækum svita og áfengi. »

Seinasta krýningin, p. 46

Dans le cas du premier verbe « arrivait », c'est la même chose que dans le premier exemple, l'aspect itératif est absent du temps du passé islandais et il a fallu ajouter l'adverbe *iðulega* qui signifie « fréquemment » pour le souligner.

Le mot « essoufflée » est ici un participe passé employé comme un adjectif qualificatif. Pour le rendre dans la traduction islandaise nous avons choisi un mot qui est seulement un adjectif qualificatif *lafmóð*.

Nous avons traduit l’infinitif passé actif « [...] essoufflée de s’être extirpée de sa voiture [...] » par « [...] lafmóð [...] eftir að hafa brölt út úr bílnum [...] ». Et nous espérons que le bon sens a été gardé.

Le dernier verbe, « traînant » est un participe présent, un mode impersonnel, que nous avons transformé en un mode personnel parce que l’islandais le demande.

d. Les particularités du français québécois

En dernier lieu, les œuvres de Lise Tremblay comportent un certain nombre de particularités qui appartiennent au français parlé au Québec. Il ne s’agit pas du joul mais des mots ayant une autre signification qu’en français standard, ou des mots qui n’existent pas en français standard.⁴ *Le Dictionnaire québécois-français : pour mieux se comprendre entre francophones*, nous était indispensable pour décoder ces mots. Nous l’appelons *Le Dictionnaire QF*.

Prenons quelques exemples :

La roulotte, p. 12 ; *Hjólhýsið*, p. 23

« Les femmes du village venaient la consulter pour leur parterre. »

« Konurnar í þorpinu leituðu gjarnan ráða hjá henni vegna garðanna sinna. »

Selon *Le Grand Robert*, « parterre » signifie : « Partie découverte et plane (d’un parc, d’un jardin d’agrément) où l’on a aménagé des compartiments de fleurs, de gazon, de buis..., et qui forme un ensemble décoratif ».⁵ En islandais : *blómabeð*. Mais selon *Le Dictionnaire QF* c’est : « [un] terrain aménagé autour d’une maison particulière, » ce qui donne *garður* en islandais.⁶

Élisabeth a menti, p. 60 ; *Elísabet sagði ósatt*, p. 36

« C’était la même chose à chaque automne, la bâtisse était envahie par les chats. »

« Svona væri þetta á hverju hausti, útihúsin væru undirlögð af köttum. »

Le Grand Robert définit ainsi le substantif « bâtisse » : « Bâtiment de grandes dimensions (avec parfois l’idée de laideur) ».⁷

⁴ Le joul : « Parler populaire des Canadiens francophones ». (*Le Trésor de la langue française informatisé*, 16 août 2006).

⁵ *Le Grand Robert de la langue française*, 2001, p. 270.

⁶ Meney, 2003, p. 1246.

⁷ *Le Grand Robert de la langue française*, 2001, p. 1276.

Le Dictionnaire QF: « 1° grange, étable et autres bâtiments de ferme » - « útihús » en islandais.⁸

Élisabeth a menti, p. 50 ; *Elísabet sagði ósatt*, p. 29

« Elle me les sert dans une assiette de fantaisie sur son comptoir encombré de factures de la ferme. »

« Hún ber þær fram á skrautlegum diskum og setur á eldhúsbord sem er þakið reikningum kúabúsins. »

Le mot « comptoir » dans *Le Trésor de la Langue Française Informatisé* : « Longue table, surface plane, où les commerçants exposent leurs marchandises, servent les clients, se font payer. »⁹ En revanche, *Le Dictionnaire QF* nous donne : « [surface plane] comptoir de cuisine, comptoir [(dans une cuisine) surface plate prévue pour la préparation de la cuisine] ». ¹⁰ L'équivalent islandais serait *eldhúsbord* qui s'applique aussi bien à la table où l'on mange qu'à la partie de la cuisine plus particulièrement prévue pour la préparation.

Ce sont seulement quelques exemples qui montrent la différence entre le français parlé au Québec le « français standard ». Ces mots ainsi que la plupart des québécismes n'ont pas posé de problèmes, mais d'autres ne se sont pas laissés traduire aussi facilement.

5. Quelques points problématiques

Il est impossible de traduire d'une langue à une autre sans se heurter à quelques obstacles. Dans la traduction de ces trois nouvelles, les obstacles prenaient le plus souvent la forme des québécismes. Des fois c'était la différence culturelle et linguistique qui nous intriguait. N'oublions pas non plus les noms d'animaux et de plantes qui posent souvent des problèmes de précision aux traducteurs. Mais étant donné que le travail principal concernant ces termes s'est fait en feuilletant des dictionnaires et des manuels, nous n'en parlerons pas ici. Quant aux verbes, l'essentiel a déjà été mentionné ci-dessus. Les termes suivants peuvent donc être classés comme québécismes.

⁸ Meney, 2003, p. 186.

⁹ *Le Trésor de la langue française informatisé*, 23 août 2006.

¹⁰ Meney, 2003, p. 506.

La roulotte

Galerie :

« Les touristes demandent la permission de photographier la roseraie près de la galerie » (p. 11).

« Galerie » est « 1°[un] long passage couvert qui peut faire le tour de la maison, » ou bien « 2° (en ville)[un] grand balcon des immeubles d'habitation avec un escalier qui descend sur la rue / dans la rue ». ¹¹ Finalement, le mot *verönd* a été retenu parce qu'il nous semble convenable dans les trois nouvelles.

Pourvoirie :

« Je dirigeais la pourvoirie, j'avais une bonne paye... » (p. 12-13, entre autres)
Ce terme compte parmi les plus difficiles pour nous à traduire. D'après *Le Dictionnaire QF*, « pourvoirie » est « [une] société privée qui offre des services (nourriture, hébergement, guide, etc.) aux chasseurs ou aux pêcheurs sur un territoire déterminé ». ¹² Cela correspond en partie à une sorte de *ferðapjónusta bænda*, mais pas tout à fait comme l'accent est davantage mis sur la chasse/la pêche dans les pourvoiries que dans *ferðapjónusta bænda* en Islande où les promenades à cheval occupent une place importante. Ils font plus dans les pourvoiries et nous avons retenu le terme *veiðipjónusta*.

Élisabeth a menti

Fromage Kraft :

« Elle n'achète que du lait du commerce pour le café et du fromage Kraft [...] » (p. 53).

Fromage Kraft est une marque de fromage, prouduit pour *Kraft Foods*, une des plus grandes entreprises alimentaires du monde. Les fromages Kraft, le Maxwell House café et le chocolat Milka sont parmi les marques de l'entreprise. ¹³

¹¹ Meney, 2003, p. 884.

¹² Meney, 2003, p.1355. Il existe même une Fédération des pourvoiries du Québec Inc. Selon leur site internet, il y en a environ 675 au Québec. Voir *Fédération des pourvoiries du Québec Inc.*, 23 août 2006.

¹³ *Kraft Foods Inc.*, 5 août 2006.

S.O.S. braconnage :

« Il a dit d'appeler S.O.S. braconnage [...] » (p. 63).

Bien que « braconnage » signifie *veiðipjófnadur* la meilleure solution est sans doute *SOS-veiðipjófar*, plus court et plus souple pour une oreille islandaise.

Agent de conservation de la faune :

« Un matin, une jeune fille en uniforme beige a cogné à ma porte. C'était l'agent de conservation de la faune » (p. 68).

Un « agent de conservation de la faune » est « [une] personne chargée de faire respecter les lois et règlements de protection de la faune. »¹⁴ Le terme *veiðivörður* ne convient pas comme cet agent n'est pas seulement chargé de protéger le gibier. Le terme retenu, *fulltrúi frá dýraverndunarsamtökunum*, le terme retenu, est peut-être un peu lourd, mais c'est également le cas dans le texte original.

Le dernier couronnement

Duchesse :

« L'organisation n'arrivait plus à trouver des duchesses dans le village [...] » (p.100).

Le terme « duchesse » correspond ici (pendant le carnaval du Québec) à une « jeune fille élue pour représenter un quartier de la ville dans le défilé de chars et les autres réjouissances ».¹⁵

La solution qui s'impose est le terme *fegurðardís* qui n'a aucune connotation avec le Carnaval, festival quasiment ignoré en Islande.

Comme nous avons déjà mentionné, cette liste n'est pas exhaustive, il y a bien d'autres cas où la solution n'est ni évidente ni immédiate.

¹⁴ Meney, 2003, p. 525.

¹⁵ Meney, 2003, p. 710.

V. Conclusion

L'écrivain québécois Lise Tremblay écrit des œuvres qui concernent tout le monde. Dans la société moderne, l'aliénation dans les relations humaines est un vrai problème : les gens sont de plus en plus seuls, les familles diminuent et éclatent et en conséquence, de plus en plus de personnes vivent et meurent dans une solitude insoutenable.

En traduisant ces trois nouvelles, nous avons trouvé que le Québec et l'Islande se ressemblent beaucoup plus que nous le pensions auparavant. On y rencontre les mêmes problèmes : l'exode rural, la mort lente des villages, l'ennui, l'obésité, etc.

Travailler sur la traduction de ces trois nouvelles était une tâche difficile mais plaisante. Nous espérons que *La roulotte*, *Élisabeth a menti* et *Le dernier couronnement* plaisent également aux lecteurs islandais autant par les sujets traités que par la beauté de l'écriture de Lise Tremblay.

VI. Les traductions

1. Hjólhýsið

„Hjólhýsið“. Síðan hún fór, endurtek ég þetta orð í hvert skipti sem ég kem heim úr skotveiðifélaginu og fer inn í forstofuna. Um leið og viðbyggingin hafði verið smíðuð, fór Nicole að tala um „húsið“ og ef það henti mig að segja hjólhýsi varð hún önuð. Það var eins og hún skammaðist sín.

Fyrstu tvö sumrin sem við bjuggum þar varði hún tíma sínum í garðinum, sáði blómafræjum og gróðursetti runna. Hún lét mig sækja þini sem ég setti meðfram heimreiðinni og við húshornin. Hún hafði gert uppdrátt á blað úr reikniblokk. Í hornunum átti að setja trén í þríhyrning og í miðjunni plöntuðum við hengibjörkum sem ég fór að sækja í bæinn og sem kostuðu mig tveggja daga kaup. Ég sagði að það væri dýrt. Hún svaraði ekki. Í dag er framhlið hjólhýsisins nánast horfin bak við laufþykknið og frá veginum gæti maður aldrei giskað á að þetta sé hús á hjólum.

Í lok júní, þegar rósarunnarnir eru í blóma, er alltaf verið að banka hjá okkur. Ferðamennirnir biðja um leyfi til að taka myndir af rósabeðinu við veröndina. Áður fyrr þekkti ég ekki þetta orð, rósabeð, en mér þótti það fallett. Síðar notaði Nicole það einnig þegar við þurftum að setja bastpokana yfir beðið til að vernda það fyrir frostinu. Þannig liðu árin. Allt hennar líf snerist um garðinn. Hún lét senda sér stóra verðlista sem hún blaðaði í á veturna. Hún var alltaf með sama uppdráttinn. Blaðið var orðið gulnað og kámugt, en hún hélt samt alltaf áfram að krota inn á það með rauðum penna. Konurnar í þorpinu leituðu gjarnan ráða hjá henni vegna garðanna sinna. Í hvert sinn sem rætt var um blóm, heyrði ég sagt: „Við skulum spyrja Nicole“. Hún var orðin eins konar sérfræðingur. Við eignuðumst stelpurnar. Hún hugsaði vel um þær en hafði samt alltaf meiri áhyggjur af blómunum sínum. Eitt sumarið kom hvirfilbylur. Einn af sykurhlynunum hennar féll á limgerðið og hún grét í tvo sólarhringa. Þetta er eitt af fáum skiptum sem ég hef séð hana svona dapra. Það er skrýtið að hugsa þannig, en það er satt.

Dæturnar fóru fljótt burt í nám. Fyrstu árin fór ég um hverja einustu helgi að ná í þær á umferðarmiðstöðina í næsta bæ, tvö hundruð kílómetra leið fram og til baka. Þær komu alltaf með töskurnar fullar af óhreinataui og fóru aftur á sunnudögum með

spaghettísósu og kjöt í krukku sem Nicole hafði útbúið. Svo hættu þær að koma svona oft, og í mörg ár hef ég ekki séð þær nema á jólum og páskum. Þær sofa í fjóra daga og fara aftur burt með þeim orðum að þorpið sé það versta krummaskuð sem til sé. Ég svara engu. Ég tala ekki mikið yfirhöfuð. Ég er ekki málgefinn. Það er eitt af því sem hún fann alltaf að við mig. Ég hafði bara ekkert að segja. Ég rak veiðipjónustuna, var með góð laun og dæturnar tvær voru duglegar í skólanum.¹⁶ Nicole, hún átti garðinn, sá um kórinn og að skreyta kirkjuna. Þau kvöld fór ég til Léons að horfa á íþróttirnar. Hann var sá fyrsti sem fékk sér gervihnattadisk. Léon lærði ensku í Bresku-Kólumbíu. Hann dvaldi þar í fimm ár áður en hann sneri aftur í þorpið til að taka við búð föður síns. Það kom öllum á óvart. Menn töldu að hann væri farinn fyrir fullt og allt. Við vorum yfirleitt fjórir eða fimm sem sötruðum bjór og horfðum á leikina með ensku tali. Öðru hverju þýddi Léon fyrir okkur brot af viðtölunum við leikmennina, en hvort íshokkið er á ensku eða frönsku, skiptir ekki miklu máli. Nema hvað að vegna disksins, þá eru leikir nánast öll kvöld.

Þegar veiðitímabilinu lýkur verða liðin nærri tvö ár síðan hún fór. Við vorum gift í tuttugu og átta ár. Ég var fimmtán árum eldri en hún, en við vorum ekki þau einu í þorpinu sem þannig háttaði til hjá. Þegar ég er ekki í veiðipjónustunni, keyri ég tímunum saman um göturnar í pallbílnum mínum. Ég get ekki verið lengur en tvo klukkutíma í hjólhýsinu. Mér finnst ég vera að kafna þarna inni. Ég keyri um, stilli tónlistina í botn eins og unga fólkið gerir og beiti mig hörðu til að hugsa ekki. Það er ástæðan fyrir því að ég get ekki lengur verið í hjólhýsinu, ég get ekki einu sinni horft á sjónvarpið lengur án þess að fara að hugsa. Ég velti því fyrir mér hvernig þetta byrjaði. Allt í einu fór hún að panta nýttiskulegri föt á mig úr verðlista og hún lét mig hafa fataskipti um helgar. Mér fannst ég líta út eins og vitleysingur, og þess vegna var ég allan daginn heima. Ég var hræddur um að mennirnir í þorpinu hlægju að mér. Ég var klæddur eins og ferðamennirnir sem koma á sumrin, í skrýtnum litum: drapplituðu og ljósbláu, kvenlegum litum. Ég lét mig samt hafa það af því að annars hefði hún farið í fýlu. Hún var stundum fúl í tvo, þrjá daga, en það var ekkert nýtt vegna þess að þannig hafði hún alltaf verið,

¹⁶ „Pourvoirie“ er þýtt sem „veiðipjónusta“. Þetta er einkarekin þjónusta, aðallega við veiðimenn. Þeir sem standa að veiðipjónustunum eru með gistingu, oft í mörgum kofum eða skálum, útvega leiðsögumenn og eru með veiðilendur sem standa ferðamönnum til boða (Meney, 2003, p. 1355 ; *Fédération des pourvoiries du Québec*, 7 août 2006).

meira að segja í byrjun þegar við giftum okkur. Mér finnst ekki gaman að hugsa um þetta, það fer allt af stað í hausnum á mér.

Fyrir tveimur árum ákvað Nicole að opna söluturn fyrir ferðamenn við þorpsmörkin. Hún leigði skúrin þar sem gamli skyndibitastaðurinn hafði verið og lét mig mála hann fjólbláan og bleikan. Mér líkuðu ekki litirnir en það má segja að hann hafi sést vel úr fjarska. Ég hef alltaf staðið í þeirri trú að þetta væru hugmyndir vinkonu hennar úr borginni. Ég vissi aldrei nafnið á henni. Hún og maðurinn hennar leigja heilsárshús hér rétt við hliðina, við bakka stóra stöðuvatnsins. Fyrst kom hún yfirleitt til að kaupa brauð og kæfu. Hún var góður kúnni sem kom þar að auki með nýja viðskiptavini til Nicole. Þegar ég kom heim frá veiðipjónustunni, kom ég oft að þeim sitjandi í garðrólnunni. Hún afsakaði sig og fór undireins. Mér fannst hún vera kurteis.

Á veturna bjó Nicole til alls konar hluti: blómskreytta hatta til að hengja á hurðir, andlitslausar dúkkur sem maður sér alltaf aftan frá og sem virðast sífellt vera að gráta. Hún fékk jafnvel höggmyndir af fasönum og öndum sem mágur minn gerði í eldiviðargeymslunni, hluti sem hún hafði áður bannað mér að setja í stofuna. Hún sagði við mig að fyrir okkur væri þetta aðeins föndur en að ferðamennirnir væru reiðubúnir að kaupa þessa hluti dýrum dómum. Ég frétti frá systur minni að vinkona Nicole úr borginni hefði keypt fjórar höggmyndir af þeim í einu og að hún hefði borgað helmingi hærra verð en mágur minn setti upp. Hún hafði nóg að gera í söluturninum. Ég gat verið tímunum saman heima hjá Léon, hún var alveg hætt að skipta sér af því. Ég þurfti meira að segja ekki lengur að fara í nýju fötin. Mig hefði ef til vill átt að gruna eitthvað. Ég hugsaði með mér að hún hefði verið ung þegar við giftumst og að nú hún hefði elst. Nicole var nýorðin fjörutíu og fimm ára. Hún rak söluskálann og sá um söfnuðinn. Hún bauðst jafnvel til að koma í veiðifélagið um haustið til að aðstoða matráðskonuna. Ég taldi mér trú um að hún hefði komist á bragðið með peninga.

Ég tók ekki eftir því að þessi kona kom í tíma og ótíma að hitta Nicole. Ég hefði þá kannski haft varann á mér. Hún sagði aldrei neitt að mér viðstöddum, hún var alltaf kurteis. Hún hafði fundið viðskiptavini handa mér fyrir veiðifélagið og leigjendur í gamla húsið á Éboulis-götu yfir sumarið. Hún þekkti fullt af fólki. Við höfðum meira að segja séð hana í sjónvarpinu. Hún hafði talað um sögu þorpanna í héraðinu og virtist vita sitt hvað um það málefni. Mágur minn sagði við mig að það væri örugglega hennar vegna

sem Nicole fór burt, hún hefði komið þessum grillum inn hjá henni. Það er ekki langt síðan hann sagði mér þetta. Hann og systir mín höfðu heyrt talað um þetta í þorpinu. Allir vita að það er ekki ráðlegt að hleypa ókunnugum of nærri sér. Þess háttar vinátta endar ávallt illa. Um það eru ótalmörg dæmi í þorpinu.

Sjálfur tók ég ekki eftir neinu. Reyndar höfðum við aldrei haft það jafn gott. Nicole hóf störf í veiðifélaginu, við unnum tólf tíma á dag og við lögðum fyrir. Hún lét mig fá helming launa sinna og við áttum sparifé. Við veltum því jafnvel fyrir okkur að fara að dæmi bróður hennar og verja hluta vetrarins á Flórída. Hún sagði að við myndum leigja hjólhýsi í sama garði og hann, og gætum líka lært að spila golf. Ég tók ekki eftir neinu.

Kvöld eitt, annað haustið, kom hún ekki heim aftur. Ég hélt að hún hefði ákveðið að verða eftir og gista í starfsmannaskálanum af því að hún hefði haft of mikið að gera. Það hafði gerst áður, sérstaklega í þau skipti sem maður hefur aðeins tuttugu og fjórar klukkustundir til að taka á móti nýjum hópi veiðimanna. Ég hafði ekki séð hana í tvo daga, ég hafði farið í bæinn til að sjá um innkaupin. Daginn eftir, þegar ég stoppaði til að setja bensín á bílinn, sagði Léon mér að koma aðeins inn í íbúðina, ekki verslunina. Konan hans setti kaffi á borðið og fór svo út úr eldhúsinu. Mér var órótt. Ég vissi að hann myndi færa mér slæmar fréttir. Hann hafði bara einu sinni áður boðið mér að koma svona inn. Það var daginn sem bróðir minn, Sylvain, drukknaði. Það er ekki vitað nákvæmlega hvernig það gerðist, en hann féll útbyrðis úr kænunni. Léon var líka sjálfur á stóra stöðuvatninu ásamt öðrum veiðimönnum. Þeir vissu ekki neitt, en þegar þeir komu aftur til baka um kvöldið, fundu þeir kænuna mannlausa og veiðistöngina ennþá frammi í stafni. Kafarar slæddu hann upp næsta dag. Það tók innan við tvo tíma. „Hann er óskaddaður, ekkert uppblásinn, ekki neitt,“ sagði lögreglan. Það var ég sem bar kennsl á hann. Þeir opnuðu líkpokann yfir andlitinu. Það var satt, hann var óskaddaður. Hann var ekki orðinn tvítugur. Ég hafði enn einu sinni farið í bæinn að útrétta fyrir veiðiþjónustuna. Það var Léon sem færði mér fréttirnar þegar ég kom til baka.

Hann beið eftir að ég settist og sagði svo við mig: „Það er ekki spurning að það eru til verri fréttir en þær sem ég ætla að segja þér núna, það var verra þegar Sylvain dó til dæmis. Í gærkvöldi kom Nicole í búðina í fylgd veiðimanns, hún fór út úr bílnum og þau kysstust allan tímann meðan ég fyllti á tankinn. Í tvo daga hefur hann ekki farið á

veiðar með skotveiðifélaginu. Hann bíður eftir að hún losni úr vinnunni og svo röltu þau, hönd í hönd, umhverfis skálana. Allir í þorpinu vita þetta. Hún er ekkert að fela sig. Ég vildi bara láta þig vita. Ég held að þú þurfir að vera skynsamur.“

Það er rétt að þetta var ekki eins og þegar bróðir minn dó, en þetta var mikið áfall. Þar að auki var þetta mitt fyrsta ár sem yfirumsjónarmaður. Ég hafði meira að segja snætt kvöldverð með eigendunum. Ég gat ekki farið að jafna reikningana við hana og hætta á að missa vinnuna.

Nicole fór daginn eftir. Hún tók ekkert nema fötin sín. Hún krafðist einskis af mér, hvorki lífeyris, né helmings hússins eða húsgagna. Hún skildi meira að segja eftir gamla skenkinn frá frænku sinni sem er víst mjög dýrmætur. Hún sagði stelpunum að halda áfram að koma að hitta mig, að ég væri góður maður. Það líkaði mér ekki. Hvað þýðir *góður*? Meinleysisskinn? Einfeldningur? Durgur?

Ég hélt alltaf að hún myndi vilja skilja en hún hefur aldrei minnst á það. Ég hef séð hana tvisvar, þrisvar sinnum á veginum sem liggur til þorpsins. Það er alltaf eins. Hún gefur mér merki um að stansa, leggur bílnum í vegkantinum og talar við mig inn um gluggann á pallbílnum og styður báðum handleggjunum á gluggakarminn. Það er dálítið spaugilegt, af því að á meðan við vorum í tilhugalífinu, töluðum við einmitt þannig saman. Hún er ekkert að flýta sér og hann bíður í bílnum. Nicole spyr mig fréttu af systur minni, systkinabörnunum og veiðiþjónustunni. Þegar hún er búin að því, skiptir hún um umræðuefni og talar um dæturnar sem hún sér oftast eftir að hún flutti til Montréal en minna en hún hefði viljað, hún talar mest við þær í síma. Hún segir að allt gangi hratt fyrir sig í borginni. Hún vinnur sex mánuði á ári í gróðrarstöð. Nicole endurtekur sífellt að hún sakni mest útsýnisins yfir stöðuvatnið sem við höfðum frá húsinu og rósabeðsins. Hún kemur bara í þorpið til að heimsækja föður sinn, og það er ekki oft. Hann er reiður við hana fyrir að hafa farið. Fyrst kallaði hann hana öllum illum nöfnum. Svo róaðist hann, einkum vegna stelpnanna því hann fann að þær tóku það nærri sér. Hún stoppar aldrei lengi. Aldrei nógu lengi til að hitta vinkonur sínar. Engin þeirra hefur heyrt frá henni síðan hún fór. Systir mín segir alltaf: „Það er eins og hún sé dáin.“ Fyrsta árið, svaraði hún ekki einu sinni jólakortinu hennar. Ég veit að systir mín er sár út í hana. Hún hringdi einu sinni í hana og Nicole svaraði með semingi í einsatkvæðisorðum. Samt voru þær óaðskiljanlegar í þorpinu. Þrjátíu ára vinátta. Svo ekkert meir.

Í fyrsta skiptið sem ég sá hana aftur, ætlaði ég varla að þekkja hana. Það er skrýtið vegna þess að hún hefur ekki breyst, í öllu falli ekki í útliti. Eftir á fannst mér að hún líktist ferðamönnum. Hún líkist þeim í því hvernig hún hegðar sér. Það er ekki hægt að segja til um hvort það er af hroka eða feimni. Ég reyni að hugsa ekki um þetta. Ég fódra villtu kalkúnana, meira að segja yfir veturinn. Á kvöldin ek ég um í pallbílnum og hlusta á Johnny Cash.

Einu sinni, datt ég niður á þátt þar sem saga hans var sögð. Ég hafði aldrei heyrt neinn syngja svona. Ég pantaði tvær snældur hjá Léon. Ég hef ekki séð eftir því. Síðan hlusta ég bara á hann.

Reyndar held ég að Nicole hafi verið undir áhrifum frá þessari konu. Ég veit ekki hvaða hugmyndum hún kom að hjá henni. Hún leit sakleysislega út og var alveg einstaklega kurteis. Hún klæddi sig alltaf hálfundarlega og maðurinn hennar sá um heimilið. Ég held að ég myndi meira að segja ekki þekkja hann aftur. Hann hagar sér eins og kona, eldar og fer aldrei út úr húsi. Þau halda hins vegar áfram að koma í þorpið. Þau keyptu að lokum hús við Prucheraie-stíg. Hún fer oft til einnar frænku minnar. Þau ættu ef til vill að hafa varann á sér. Mér er illa við að vera að hugsa of mikið um þetta. Ég sé hana fyrir mér í búðinni, kurteisa, fíngerða, síbrosandi, og talandi með þýðri og mildri rödd. Hún fór alltaf um leið og ég kom, hún vildi ekki trufla okkur.

Klækjakvendi.

Ég veit ekki hverju hún kom inn hjá henni Nicole. Stundum segi ég við sjálfan mig að ekkert af þessu hefði gerst ef hún hefði verið um kyrrt heima hjá sér. Það var eitthvað of sætt við hana í þessum yfiringilega flottu kjólum sínum. Á sumrin keyri ég á hverju einasta kvöldi í pallbílnum mínum fyrir framan húsið þeirra. Ég ræð ekki við mig. Ég þekki orðið venjur þeirra. Þau nota kertaljós, eins og í gamla daga. Þau sitja við stórt borð í sólstofunni. Það koma oft gestir til þeirra. Þarna sitja þau langt fram á nótt. Stundum fæ ég einkennilegar hugdettur, ég verð hræddur við sjálfan mig. Ég veit að það kæmi þeim í opna skjöldu ef ég, eitthvert kvöldið, bara rétt sí svona, myndi stoppa. Ég myndi skilja dyrnar á pallbílnum eftir opnar til að heyra í Johnny Cash. Ég myndi taka riffilinn, ekki haglabyssuna sem ég nota á endurnar, nei hinn, þennan stóra, sem er notaður á elgina, riffilinn sem ég gaf Sylvain bróður mínum.

2. Elísabet sagði ósatt

Já, konan er viðkvæm vera sem verður, þegar hún giftir sig, að fórna öllum vilja sínum fyrir manninn, sem í staðinn ber að fórna sjálfselskunni.

Balzac

Mémoires de deux jeunes mariées

Það eru fimm ár síðan ég kynntist Elísabetu. Fyrsta sumarið sem við bjuggum í sumarhúsinu okkar kom hún með krukku af sykruðu pikkles sem hún hafði sjálf búið til. Ég smakkaði það og spýtti munnfyllinni aftur út úr mér. Þetta var ógeðslegt. Hún spurði mig seinna um pikklesið og ég svaraði henni að það væri mjög gott, stökkt og vel kryddað. Besta heimagerða pikklesið sem ég hefði bragðað. Ég skildi ekki af hverju ég lagði svona mikla áherslu á þetta, ekki síst þar sem krukkan lá neðst í ruslapoka. Svo fór að sækja á mig sú hugsun að Elísabet myndi einhvern tímann í gönguferð finna krukuna nálægt sorpvinnslustöðinni. Þetta var eintóm ímyndun í mér því Elísabet fer ekkert nema í bíl, en ég réð ekki við þetta. Síðan hef ég ekki lengur tölu á gjöfunum hennar Elísabetar sem enduðu í ruslinu. Allt sem hún eldar er óætt. Í hvert skipti sem hún spurði mig, laug ég að henni af sama krafti. Svo fór það að verða sífellt óþægilegra. Það var þá sem ég fékk hugmyndina um að skálda upp blóðprufu sem hefði leitt í ljós óeðlilega háan sykurstuðul hjá manninum mínum við seinustu lækni skoðun. Ég sagði Elísabetu að við tvö hefðum komið okkur saman um að sneiða hjá öllum hreinsuðum sykri til að forðast að hann fengi sykursýki. Ég hélt að þetta myndi hlífa okkur fyrir öllum kökunum hennar, pönnukökunum¹⁷, bragðvondum búðingum með dufthlaupi í hræðilegum litum. En það var ekki nóg til að hún gæfist upp. Hún sagði við mig að ég þyrfti ekki sjálf að neita mér um neitt. Í heimsóknnum mínum hef ég oft mátt þola frystu pönnukökurnar hennar sem hún skellir í örbylgjuna. Hún ber þær fram á skrautlegum diskum og setur á eldhúsbordinu sem er þakið reikningum kúabúsins. Hún horfir á mig og bíður eftir viðbrögðum mínum meðan ég gæði mér á kræsingunum. Einu sinni hafði pönnukakan verið fyllt með myntuhlaupi og jarðarberjasultu. Ég þurfti að loka augunum og einbeita mér til að kúgast ekki. Það var eins og ég hefði gleypst hálfu tannkremstúpu. Ég veit ekki með hvers konar

¹⁷ Galette : « [Dans l'Ouest, au Québec] Crêpe à base de farine de sarrasin » (*Le Trésor de la langue française informatisé*, 24 août 2006).

göldrum henni hafði tekist að búa til alvöru Colgate-tannkrem sem bragðast eins og fjallate.¹⁸ Mjúk og deigkennd áferð pönnukökunnar átti líka sinn þátt í þessari tilfinningu.

Þegar Elísabet heimsótti okkur bar maðurinn minn fyrir sig áriðandi vinnu, texta sem þurfti að koma til samstarfsmanns hans í rannsóknum fyrir morgundaginn og hann lokaði sig inni á skrifstofu. Oftast kom ég að honum með heyrnartólin á eyrunum að leika sér í einum af uppáhalds tölvuleikjunum sínum. Við höfum rifist nokkrum sinnum vegna þessa. Honum fannst Elísabet vera lággúrleg og lygin og var á móti því að ég umgengist hana of mikið. Þegar við erum úti á landi lokar hann sig allan tímann af á skrifstofunni og skrifar eða undirbýr kennsluna. Hann er svo utan við sig að ég efast um að hann muni nöfn næstu nágranna okkar. Hann hefur engin tengsl við neinn og vill það ekki. Hann er hér vegna vinnunnar. Ekkert skiptir máli nema það sem hann er að vinna að þá stundina. Hann segir að hvað svo sem við gerum muni samskiptin við þorpsbúana aldrei verða á jafnréttisgrundvelli og að þeir umberi okkur einfaldlega af því að við og hinir sumarhúsaegendurnir erum mikilvæg tekjulind. Í hans augum eru tengslin efnahagsleg og allt hitt er bara ömurlegur skrípaleikur. Ég svara honum því að heimsmynd hans sé frá nítjándu öld, en þá segir hann hiklaust að þorpið sé enn á nítjándu öldinni og að hann hafi aðlagð sig betur en ég.

Til að byrja með var ég fullviss um að manninum mínum skjátlaðist hvað Elísabetu varðaði. Að mínum dómi skildi hann ekki hvernig hún hagaði sér. Ég hélt því stöðugt fram að Elísabet tryði staðfastlega öllu sem hún sagði. Hún lifði í heimi góðmennsku, þar sem vonda fólkið væri auðþekkjanlegt á forsíðum æsifréttablaðanna. Mér tókst ekki að sannfæra hann. Hann var viss um að Elísabet héldi eingöngu sambandinu við mig vegna þjóðfélagsstöðu minnar og það hjálpaði henni að halda sínum sess í þorpinu. Hún og maðurinn hennar áttu eitt af fáu stóru kúabúunum sem eru enn við lýði og dætur þeirra höfðu fengið háskólamenntun. Umgekkst hún ekki annars bara aðkomufólkið? Ég var meira hissa á álitum hans á Elísabetu heldur en að mér þætti það óþægilegt. Hann lét skoðanir sínar á fólki sjaldan í ljós og hafði fyrir löngu falið mér að sjá um samfélagsskyldurnar. Þetta var í fyrsta skipti sem hann gerði svo róttæka

¹⁸ „Thé des bois“ er hér þýtt sem „fjallate“, öðru nafni „skriðdeslyng“. Þetta er sígrænt lyng sem vex aðallega í Norður-Ameríku. Seyði af þessu lyngi hefur sums staðar verið notað til drykkjar. Einnig er unnin olía úr laufunum (oil of wintergreen) sem er t.d. notuð sem bragðefni í sælgæti og tyggigúmmí (*Encyclopædia Britannica*, 5 août 2006).

athugasemd um eina af vinkonum mínum. Ég hafði aldrei áður heyrt hann nota orðið *lágkúrulegur*.

Ég veit ekki hvers vegna mér var svo umhugað um samband mitt við Elísabet. Ég gat viðurkennt að maðurinn minn hafði rétt fyrir sér að minnsta kosti að einu leyti: hún umgekkst einungis aðkomufólk. En mér fannst það frekar vera tilviljun en vel ígrundað val af hennar hálfu. Þar að auki verð ég að játa það fyrir sjálfri mér, að meðan vinátta okkar Elísabetar varði, stóð ég mig oft að því að ljúga að henni. Ég hugsaði með mér að hún væri of viðkæm til að þola raunveruleikann eins og hann birtist mér. Á vissan hátt var ég full yfirlætis.

Elísabet var gríðarlega stolt af vináttu sinni við sumargestina og hún sagði mér reglulega frá lífi þeirra og raunum, jafnvel þó ég hefði engin tengsl við þá. Stundum fannst mér að hún nyti þess mjög að segja mér frá allri ógæfunni sem þeir urðu fyrir, jafnt raunverulegri sem ímyndaðri. En langskemmtilegast fannst henni að segja mér frá veikindum þeirra: krabbameinum, hjartaáföllum og hrörnunarsjúkdómum sem svikust ekki um að herja á þá og fjölskyldur þeirra. Það var til merkis um að réttlæti guðs var einnig að verki hjá ríka fólkinu sem þurfti ekki að eyða ævinni á kúabúi og gat farið í búðarráp á hverjum degi, og það var einmitt stóri draumurinn hennar Elísabetar.

Hún hafði andstyggt á bændunum og einkum mannum sínum sem átti samt blómlegasta mjólkurbúið. Fyrirlitning Elísabetar á öllu sem tengdist búinu og sérstaklega lyktinni af mjólkinni sem loddí við eiginmann hennar, sló mig út af laginu. Hún virtist hafa skömm á þessu, djúpstæða skömm tengda hlutskipti bænda. Í kjallara gamla hússins hafði hún látið hann setja upp ekta sóthreinsunarherbergi eins og í sóttkví. Fyrst var komið inn í búningsklefa þar sem farið var úr fötum, svo lítið herbergi með sturtu og að lokum í annað herbergi með fötum sem maðurinn hennar mátti bara nota inni á heimilinu. Þetta er það fyrsta sem hún lét mig skoða, jafnvel þótt hún byggi í tvö hundruð ára gömlu húsi, aðdánlega vel varðveittu og fullu af viðarhúsgögnum sem langafi mannsins hennar hafði sjálfur smíðað. Hún sagði oft við mig: „Hér er engin ólykt, ekki eins og í öðrum íbúðarhúsum til sveita.“ Þetta var mikill sigur fyrir hana. Henni finnast allir ostar sem verðskulda að vera kallaðir ostar ógeðslegir, og getur ómögulega komið

niður dropa af jógúrt. Hún kaupir eingöngu mjólk úr búð út í kaffið og appelsínugulan innpakkaðan Kraft-ost sem er settur á hamburgara.¹⁹

Maðurinn hennar virðist sætta sig við kröfur hennar með glöðu geði. Á sumrin vill hann oft frekar vera úti fram á kvöld heldur en eyða tíma í allt þetta ferli. Þau borða hádegismatinn í sólstofunni bak við húsið. Hún skammtar honum þá á áldisk kássu úr grænmeti og óþekktanlegu kjöti sem mallar í rafknúnum sandsteinspotti frá klukkan sex á morgnana. Um ellefuleytið bætir hún kartöflum og gulrótum út í. Þetta virðist alltaf vera sami matseðillinn. Ég hef oft séð Elísabetu bæta grænmetinu við. Hún lítur á klukkuna, stynur og teygir sig undir eldhúsvaskinn. Þaðan dregur hún gamla málmollu fulla af spíruðum kartöflum og linum gulrótum. Hún flysjar hvoru tveggja og andvarpar. Hún innir þetta verk af hendi af mikilli leikni: öll sjálfsafneitun Elísabetar, öll sjálfsfórn hennar og trúmennska sýnir sig í því hvernig hún framkvæmir þetta einfalda og hversdagslega verkefni. Hún fórnaði sér og fórnin var stór. Ég var til vitnis um það.

Svo kom að því að ég hætti að tala um hana við manninn minn. Ég hætti að segja honum frá samtölum okkar. Ég vildi sérstaklega ekki viðurkenna fyrir honum að samband mitt við Elísabetu endurnærði mig. Ég var að verða fimmtug, dauðþreytt á hinu eilífa stríði sem vinnan mín útheimti og að umgangast Elísabetu, sem lifði lífi sínu samkvæmt leiðarvísi, róaði mig. Ég öfundaði hana af sannfæringu sinni. Í fyrsta skipti í langan tíma fannst mér ég vera í öruggri höfn.

Ég deildi öllu með Elísabetu: gleði minni og sorgum, vandamálum mínum í vinnunni og skoðunum mínum á þorpinu. Elísabet hlustaði þögul á mig og róaði mig alltaf. Orðaforði hennar var fenginn að láni frá kvennaþáttum sem hún horfði á allan liðlangan daginn í litla sjónvarpinu á eldhúsbordinu og hún hafði náð að fá þennan sama sálfræðilega og sefandi orðaforða sem gerir heila kvenna að sykurlúða. Ég lét loks undan fyrir svolítið heimskulegri tilfinningasemi og ég hætti að berjast á móti. Fórnarhugmynd Elísabetar var eitthvað svo sefjandi og hún hafði róandi áhrif á mig.

Ég vissi ekkert um Elísabetu nema það sem hún hafði sagt mér sjálf. Tuttugu og sjö ára gömul hafði hún hitt manninn sinn og á þeim tíma var þegar farið að kalla hana „gömlu hjúkrunarkonuna“. Hún vann þá á sjúkrahúsinu í næsta bæ og þau höfðu kynnst á

¹⁹ „Fromage Kraft“ er hér þýtt sem „Kraft-ostur“. Kraft Foods er ein af stærstu matvörukeðjunum í heiminum. Kraft framleiðir t.d. Kraft-ostana, Maxwell House-kaffi, Milka-súkkulaði og Ritz-kex (*Kraft Foods Inc.*, 5 août 2006).

dansleik. Hún hafði ekki hikað lengi jafnvel þótt tilhugsunin um að eyða lífinu á kúabúi væri ekki það sem hún hafði vonast eftir. Hann var nýbúinn að dvelja nokkra mánuði í Montréal og einmitt þegar hann hafði fengið vinnu sem sendill í fyrirtæki sem sá um olúkyndingu, fékk faðir hans hjartaáfall og hann hafði snúið aftur heim. Elísabet hafði bætt við milli samanbitinna tannanna: „Hann hefur aldrei getað neitað þeim um neitt.“ Hún hafði því varið fyrstu hjúskaparárunum með tengdamóður á hælunum og þurfti að annast lamaðan tengdaföður í hjólastól. Elísabet talar alltaf um þetta tímabil með biturri röddu.

Hún eignaðist tvær dætur. Þær búa í fjarlægum borgum og sýna ekki nokkurn áhuga á þessu afskekktu þorpi og þessu mjólkurbúi. Auk þess hefur Elísabet smitað þær af óbeit sinni á dýrum og mjólkurafurðum af öllum toga, óbeit sem oft má greina af fyrirlitningunni á starfi föður þeirra sem þær láta opinskátt í ljós.

Vinátta mín við hana var mér mikilvæg. Ég fann það best þegar Elísabet brást mér. Ég hélt ég hefði fundið systur í henni, en svo gerði ég mér grein fyrir því að þessi samkennd var jafn fölsk og blekkjandi og sú sem verður til í einnar klukkustundar löngum raunveruleikapætti. Tilfinningar Elísabetar höfðu sem sagt sömu dýpt og væmnu þættirnir sem hún horfði alltaf á.

Sannleikurinn var sá að Elísabet var föst í blindgötu og að hún hafði verið of lengi einangruð frá umheiminum. Á sumrin umgekkst hún aðkomufólk eins og um leik væri að ræða. Þetta skipti ekki máli fyrir Elísabetu, þetta var í allra mesta lagi hlé á hversdagsleikanum. Henni fannst hún dæmd til að verja lífinu með þessum þögla manni. Henni varð flökurt af lyktinni af honum. Eftir því sem árin liðu tapaði hún glórunni og varð utanveltu, ófær um að finna til raunverulegra tilfinninga eða hafa eigin skoðanir á neinu. Hún beið alltaf eftir því að einhver léti álit sitt í ljós til þess að taka strax afstöðu með viðmælanda sínum. Hún hengdi sig á aðkomufólkið af því að það féll í stafí yfir húsinu hennar og antíkhúsgögnum, nokkuð sem sveitafólkið þekkir ekki eða kærir sig kollótt um. Hún fór því að skipuleggja heimilið af miklum móð. Allt líf hafði fyrir löngu yfirgefið veggina heima hjá Elísabetu, hún bjó í vel viðhöldnu safni þar sem gamaldags postulínsbrúður klæddar í skírnarkjóla hvíldu í rúmum dætra hennar. Ein dúkka, ungubarnagerðin, lá meira að segja í gamalli tágakörfu við fótagaflinn á rúminu hennar. Truflandi sjón, þegar ég ímynda mér þessi hjón um sextugt sem fara öll kvöld að sofa við

höfðalagið á vöggu kornabarns með málað andlit. Að lokum skildi ég að tilfinningasemi og hatur voru mikilvægir þættir í lífi Elísabetar. Undarleg blanda sem heillaði mig.

Í mörg ár umgekkst ég Elísabetu bara í tvo mánuði yfir sumartímamann. Ég sló nokkrum sinnum á þráðinn til hennar á veturna. Við maðurinn minn fórum alltaf aftur til Montréal í lok ágúst til að undirbúa kennsluna. En svo, í fyrra, fékk ég loks leyfi frá kennslu. Ég var lengur í sveitinni til að undirbúa rannsóknarskýrslu sem hefði átt að vera komin út. Þetta var í fyrsta skipti í langan tíma sem ég og maðurinn minn vorum aðskilin og ég var einmana. Ég hitti Elísabetu næstum því á hverjum morgni. Eftir hádegi, í staðinn fyrir að vinna að bókinni minni, sökkta ég mér niður í skáldsögu og leit ekki aftur upp úr henni fyrr en um klukkan fjögur síðdegis, örlítið niðurdregin og ánægð með að það var næstum kominn tími á fordrykk. Þá fór ég að undirbúa vandaða máltíð, í öllu falli of vandaða fyrir manneskju sem bjó ein og ég settist til borðs eftir að hafa drukkið hálfu flösku af víni og glas af viskí. Ég fór snemma að sofa, svolítið drukkin. Ég sagði manningum mínum að vinnan gengi vel enda þótt ég hefði ekki enn opnað rannsóknarmöppuna. Ég kom meira að segja ekki nálægt vinnuborðinu.

Eftir nokkurra vikna iðjuleysi fór ég að fá áhuga á því sem var að gerast í þorpinu og amstri nágrannanna, sérstaklega þar sem allt var að lifna við á ný eftir kyrrðina við lok sumarfrísins. Alls staðar voru húsin höfð til fyrir komu veiðimannanna. Þetta var í fyrsta skipti sem ég var í húsinu okkar um veiðitímamann og ég hafði aldrei áður séð þvílíkt umrót í þorpinu.

Einn morguninn þegar ég fór að hitta Elísabetu kom ég að henni þar sem hún var að þrifa þriggja herbergja íbúðina sem tengdaforeldrar hennar höfðu búið í og sem hún kallaði viðbygginguna. Hún hafði hana fyrir dætur sínar þegar þær komu í heimsókn. Þetta var það sem hún hafði sagt mér. Hún tók á móti mér og sagði að hún væri búin að vera að síðan sex um morguninn, að maðurinn hennar hefði farið að sækja leiðsögumanninn og að fyrstu veiðimennirnir kæmu klukkan tíu á laugardagsmorgninum. Allt átti að vera tilbúið. Það var greinilegt að hún mundi ekki lengur það sem hún hafði sagt mér. Hún hafði fullyrt við mig að öfugt við hinar konurnar í þorpinu tæki hún aldrei við veiðimönnum. Þeir væru oft fullir og sóðuðu út húsin með grútskítugum fötunum. Þar að auki væru þeir hávaðasamir og illa upp aldir. Hún sýndi mér pönnukökustafinn sem hún hafði útbúið og heimabakaða brauðið sem maðurinn hennar hafði gert. Ég sagði við

hana að þetta væri mikil vinna, en þá svaraði hún á móti með fórnartóninum, að maður þyrfti nú að vinna fyrir sér. Ég hélt að hún hefði sagt mér ósatt af því að hún skammaðist sín fyrir að taka á móti veiðimönnum, það væri eins og að viðurkenna að þau þyrftu á peningunum að halda.

Ég sá hana varla allan tímann sem veiðin stóð. Þau tvö eða þrjú skipti sem ég hætti mér þangað tók maðurinn hennar mjög fálega á móti mér með svip sem virtist segja að Elísabet hefði annað að gera en að eyða tímanum með mér sem hefði efni á að vinna ekki. Ég fór því að færa gögnin úr rannsókninni inn í tölvuna. Það var ekki mikið en þetta gekk betur en í upphafi dvalarinnar. Ég reyndi líka að takmarka áfengisneysluna. Ég hugsaði með mér að einveran ætti ekki vel við mig og að það væri ef til vill betra að ég færi aftur til Montréal. Ég saknaði þægilegu íbúðarinnar minnar og í árunna rás hafði ég orðið háð manningum mínum. Ég saknaði þögullar nærveru hans og rætins skopskins. Samt fór ég ekki.

Meðan á veiðunum stóð átti ég erfitt með að þekkja aftur friðsæla þorpið þar sem við höfðum eytt sumrunum. Í búðinni, á pósthúsinu, alls staðar ríkti einhvers konar æsingur og andrúmsloftið var þrungið spennu. Allir töluðu áttund hærra en vanalega. Umferðin byrjaði klukkan fimm á morgnana og seint síðdegis hófst skrúðganga þeirra fáu veiðimanna sem höfðu haft heppnina með sér. Þeir óku um aðalgötuna með hornin á elgunum vel sýnileg á húddum pallbíllanna. Þeir keyrðu um, þrír eða fjórir í stýrishúsi sem tók ekki nema tvo og þeir létu bjórflöskurnar ganga. Svo var þeim kastað afturá pallinn þegar þær voru orðnar tómar. Þannig gekk þetta dag eftir dag, svo var það búíð. Veiðitímabilinu var lokið. Þorpið varð aftur hljóðlát og íbúarnir ekki eins trekkir. Ég skrifaði í tölvupósti til mannsins míns að allt væri eins og áður og að allir hefðu ábyggilega komist í uppnám út af dauðanum sem var í algleymingi. Hann svaraði mér því að þeir hefðu upptendrast vegna peninganna sem runnu í stríðum straumum úr vösum veiðimannanna.

Dag nokkurn fyrir hádegi, þegar ég var að skipta niður fjölæru plöntunum mínum, ók maðurinn hennar Elísabetar fram hjá. Hann var í svarta leðurfrakkanum og mér datt í hug að hann væri á leiðinni í bæinn. Svölitlu seinna fór ég til hennar með blómlauka. Hún var ekki í íbúðarhúsinu. Dráttarvél nággranna hennar var lagt fyrir framan fjósið. Ég fór nær og heyrði hlátur og hljóð sem ég náði ekki að bera kennsl á. Ég gekk alveg að

dýrunum sem stóðu galopnar. Elísabet rétti nágrannanum kettlinga sem hann kastaði af öllu afli í steiptan vegginn fyrir framan sig. Maður heyrði beinin í dýrunum brotna. Þau féllu svo á jörðina en skildu eftir blóðtauma á veggnum. Elísabet kom auga á mig. Hún kom brosandí í áttina til mín og sagði að sem betur fer hefði hún André til að hreinsa til í fjósinu af því að maðurinn hennar gæti ekki einu sinni drepit flugu. Svona væri þetta á hverju hausti, útihúsin væru undirlögð af köttum. Hún yrði að gera eitthvað í því. Ég hörfaði, ég vildi ekki sjá hræin sem lágu á jörðinni. Hún var í gúmmíhönskum og hélt á ruslapoka. Hún lyktaði af bleikiklór. Ég lét hana fá laukana sem hún hafði beðið mig um. Ég fór næstum því strax undir því yfirskini að ég ætti von á áriðandi símtali. Það var ósatt. Ég vildi komast í burtu.

Dagana á eftir leit ég ekki upp frá tölvunni. Ég fór meira að segja ekki í göngutúr. Það hefði mátt ætla að þessi skýrsluskrif væru spurning um líf eða dauða. Öðru hverju hugsaði ég um hljóðið í beinunum sem brotnuðu á steinsteypunni og lyktina af klórnum. Að lokum taldi ég mér trú um að ég væri of viðkvæm og að hvernig svo sem maður liti á það væri ekki hægt að láta kettina fjölga sér stjórnlaust. Ég sæi þetta með augum borgarbúans og þess vegna væri mér misboðið.

Mjög snemma einn morguninn bankaði Elísabet grátandi á dyrnar hjá mér. Hún var enn í vinnufötunum. Hún vildi endilega fara úr stígvélunum á veröndinni. Hún hélt sig á teppinu, með hnefana kreppta, ófær um að tala. Loks tókst henni að segja:

– Afsakaðu lyktina.

Ég yppti öxlum og spurði hana hvað væri á seiði.

– Það sama og alltaf, við getum ekki farið.

– Ferðu ekki til dóttur þinnar?

Hún hafði ætlað að fara til Halifax í lok mánaðarins.

– Nei, okkur tekst ekki að finna neinn til að sjá um búið.

– Þú getur farið þangað ein.

– Marius mun aldrei samþykkja það. Það er of dýrt í flugvél og honum leiðist að vera á búinu án mín.

– Það er ábyggilega hægt að bjarga því.

– Nei, alls ekki, þú þekkir hann ekki.

Ég tók í handlegginn á henni og lét hana setjast. Hún grét ennþá. Ég skynjaði reiði hennar. Ég hellti upp á kaffi og ég veit ekki hvað hljóp í mig, en ég stakk upp á því við hana að hún kæmi til Montréal með mér. Ég var búin með skýrsluna og vildi bera fyrsta uppkastið undir einn af vinnufélögum mínum. Við myndum dvelja þar í þrjá eða fjóra daga. Hún gæti farið í búðir meðan ég sæi um mín mál. Hún sagðst myndu hugsa um þetta. Ég vissi að hún þyrfti að spyrja leyfis. Hún róaðist.

Elísabet var vonsvikin. Hún hafði beðið lengi eftir þessu fríi. Hún hafði nokkrum sinum minnst á það við mig. Þetta var í fyrsta skipti sem hún færi til annars fylkis. Dóttir hennar hafði búið þar í tvö ár og hún hafði bara séð heimili hennar á ljósmynd. Þetta bölvaða kúabú eyðilagði allt fyrir henni.

Hún ræddi aftur við mig um veturinn sem var í vændum. Hann olli henni kvíða. Hún vissi ekki hvernig henni hafði tekist að þola veturinn í öll þessi ár. Hún sagði að ég gæti aldrei skilið þetta. Hún var sannfærð um að hann væri harðari en alls staðar annars staðar og að fáir gætu lifað hann af. Í hennar huga var Montréal suðlæg borg.

Daginn eftir hringdi hún í mig til að segja að hún færi kannski til mágkonu sinnar í Boucherville.²⁰ Hún hafði ekki hitt hana lengi og þeim kom vel saman. Ég gæti sinnt mínum málum róleg og tekið hana aftur upp í á bakaleiðinni. Í sannleika sagt var mér létt. Ég vissi ekki hvernig ég átti að láta manninn minn vita af skyndilegri heimkomu minni í fylgd með Elísabetu. Við lögðum af stað fyrir sólarupprás tveimur dögum síðar. Ég vil helst keyra mjög snemma á morgnana. Það var þoka og smá úði. Ég skoðaði veðurspána á netinu þrisvar sinnum til þess að vera viss um að þetta breyttist ekki í hálfu.

Við hljótum að hafa keyrt í um hálf tíma þegar ég tók eftir stórum pallbíl fyrir framan mig sem var undarlega lagt. Það var dimmt og ég sá ekki vel það sem gerðist, en ég sá samt mann í skógarjaðrinum kasta böggli á bílpallinn. Svo hljóp hann upp í stýrishúsið og þeir flýttu sér í burtu. Mér fannst eins og þeir hefðu forðað sér þegar þeir sáu bílinn minn. Ég stoppaði þar sem ég hafði séð þá. Þegar ég gekk eftir vegkantinum tók ég eftir einhverju klístruðu undir skónum mínum. Þetta var blóð. Ég fór nær skurðinum og sá elginn sem gufuna lagði enn upp af. Dýrið hafði verið veitt í snöru og veiðipjófarnir höfðu nýlokið við að hluta það í tvennt með vélsög til að hirða afturpartinn.

²⁰ Boucherville er um 36 þúsund manna bær nálægt Montréal, við hinn bakka Saint-Laurent fljótsins. Bærinn var stofnaður árið 1667 af Pierre Boucher (*Ville de Boucherville*, 6 août 2006).

Elísabet var við hliðina á mér. Ég færði mig fjær og ældi ávöxtunum og jógúrtinni sem ég hafði borðað áður en ég lagði af stað.

Við keyrðum áfram yfir í næsta þorp. Mér tókst ekki að finna síma. Allt var lokað. Það var enn of snemmt. Ég varð að fara út á hraðbrautina. Ég var með beiskt bragð í munnum. Ég beygði út af við fyrstu bensínstöðina. Ég skolaði kverkarnar í vaskinum á snyrtingunni. Ég hringdi í manninn minn. Ég var svo reið að ég varð að heyra í honum. Í fyrra skiptið fór símsvarinn í gang. Ég hringdi aftur og beið eftir hljóðmerkinu. Ég hrópaði nafnið hans. Hann tók upp tólið. Ég sagði honum allt: að ég væri á leiðinni, að ég hefði kastað upp og að ég héldi að þeir hefðu hlutað skepnuna í sundur meðan hún var enn á lífi. Hann sagði mér að hringja í SOS-veiðipjófa, að símastúlkan hjá upplýsingum myndi láta mig fá númerið. Hann bætti við að ég þyrfti að róa mig niður og hann sagðist elska mig. Ég fór að gráta.

Ég beið aðeins og hringdi svo. Syfjuleg kvenrödd lét mig vita að ég gæti komið fram undir nafnleynd. Ég gaf henni upp nafnið mitt, heimilisfang og símanúmer. Ég greindi henni frá hvar skepnan væri. Hún sagði mér að fulltrúi færi strax þangað. Ég sagði henni að ég væri á leiðinni til Montréal, að ég hefði séð stóran, dökkan pallbíl. Nei, ég hafði hvorki bílnúmerið né litinn. Það var of dimmt. Ég lagði á.

Elísabet beið eftir mér í bílnum. Hún var að drekka kaffi úr sjálfsala. Það lyktaði eins og brenndur pappi. Hún bauð mér. Ég afþakkaði. Hún sagði mér að hafa engar áhyggjur, þetta væri alltaf að gerast og ekki væri hægt að gera mikið í því. Ég skynjaði að henni fannst ég gera of mikið úr þessu, en hún gerði ekkert annað en samsinna því sem ég sagði. Um hádegisd stoppuðum við til að borða á McDonald's. Ég var ekki svöng svo ég lét mér nægja svolítið staðið orange pekoe-te og skoðaði kortið til að villast ekki í Boucherville.²¹ Ég skildi Elísabetu eftir fyrir framan dyrnar hjá mágkonu hennar og fór svo beint heim. Klukkan var ábyggilega orðin meira en tvö, maðurinn minn var ekki enn kominn heim úr vinnunni. Ég fór í bað í gamla baðkerinu og fann að allt angaði af sítrónuolíu. Ræstingakonan hlaut að hafa komið nýlega. Ég gramsaði í ísskápnum og fann afgang af tabbouleh-salati og bruschetta. Í eldhússkápnum voru tvíbökur og hvítvínsflöskur sem við geymum til vara. Ég opnaði eina og kældi glasið með ísmola. Ég

²¹ Te er flokkað eftir margs konar reglum, t.d. eftir stærð talaufanna. Orange Pekoe er einn þessara flokka (*Encyclopædia Britannica*, 6 août 2006).

fór inn á skrifstofuna og áður en ég byrjaði að róta í bréfahrúgunni, sem hafði safnast upp í tvo mánuði, hringdi ég í SOS-veiðipjófa. Það var ekki sama manneskjan sem svaraði. Jú, fulltrúinn hafði farið á staðinn, hann hafði fundið leifarnar af skepnunni og hafið rannsókn. Ég lét hana fá símanúmerið mitt og heimilisfang í sveitinni sem ég hafði gleymt að gefa upp í fyrra skiptið.

Maðurinn minn kom heim með krækling, ferskan túnfisk og Sancerre vín. Hann sagði hlæjandi að hann þyrfti að hlynna að sjúkri sál. Ég talaði um þorpið við hann, veiðitímabilið og það sem ég hafði gert í blómabeðinu. Ég þagði um atvikið með kettina. Ég veit ekki hvers vegna, en sem ég sat á móti honum í borðstofunni okkar, þá skammaðist ég mín fyrir það.

Ég gekk um borgina í þrjá daga. Þetta var í byrjun nóvember en veðrið var enn milt miðað við árstíma. Ég hafði hitt samstarfsmann minn á kaffihúsi á Laurier-götu. Fínar konur sveipaðar kasmírsjölum voru á hraðferð fyrir framan veitingastaðina og tískuverslanirnar. Ég kunni meira að segja vel við þessa millistéttarsýningu. Ég hugsaði ekki lengur um elginn. Málinu var lokið hvað mig snerti. Ég hafði gert það sem mér bar.

Elísabet beið mín á tröppunum hjá mágkonu sinni. Hún hafði farið á hárgreiðslustofu og skartaði rauðum strípum í hárlubbanum sem var rauðlitaður fyrir. Útkoman var vafasöm en ég sagði að þetta væri flott. Hún hafði þrætt búðirnar í þrjá heila daga, mágkona hennar þekkti alla réttu staðina. Hún var með fjölmarga poka í kring um sig. Áður en við lögðum af stað vildi hún endilega sýna mér eitthvað. Hluturinn var inni. Ég fór inn og heilsaði stálpuðum strák sem var að rista sér brauð á eldhúsbordinu. Elísabet sagði: „Þetta er Luc.“ Svo fór hún að taka utan af pakka með sérlega mikilli varfærni. Þetta var postulínsbrúða, klædd að sautjándu aldar hætti, sem leit út fyrir að vera að dansa menúett.²² Hún var ábyggilega eitt fet á hæð. Elísabet ætlaði að setja hana ofan á píanóið, hvað fannst mér um hana? Hún hafði keypt hana á hundrað dollara, maður þarf nú að láta smá eftir sér, er það ekki? Ég strauk brúðuna með fingurgómunum. Postulínið var kalt. Þetta var hryllingur. Ég sá stöðugt fyrir mér svipinn á manningum mínum, ég veit ekki af hverju, en hann hefur sérstaka andúð á brúðum. Ég sagði: „Hún er falleg“ og ég hjálpaði Elísabetu við að pakka henni aftur inn. Elísabet kvaddi unglínginn.

²² Menúett er „hægur virðulegur dans (vinsæll meðal aðals 18. aldar)“ (*Íslensk orðabók*, 2002, p. 987).

Við bárum dótið út í bíl og lögðum af stað. Elísabet var mjög skrafhreifin á leiðinni. Hún sagði mér frá dvölinni og öllum gjöfunum sem hún hafði keypt. Þar var smáræði fyrir mig, en hún vildi fyrst sýna manninum sínum það og láta hann skrifa á kortið. Mágkona hennar hafði verið æðisleg við hana, þær höfðu farið á veitingahús næstum öll kvöldin. Hún taldi upp fyrir mig staðina sem hún hafði farið á. Ég þekkti engan þeirra. Það kom henni á óvart. Ég sagði henni að Boucherville væri ekki við bæjardyrnar hjá mér og að ég hefði tilhneigingu til að fara alltaf á sömu staðina. Hún sagði að ég talaði minna en vanalega og ég svaraði að ég væri ekki málgefin undir stýri, ég þyrfti að einbeita mér.

Það var gott veður, skínandi sólskin. Maður hefði getað haldið að haustið væri rétt byrjað. Við fórum aftur í gegnum þorpið þar sem við höfðum leitað að síma. Ég talaði aftur um skepnuna. Elísabet svaraði mér nokkru sem kom mér á óvart:

- Marius sagði að þú hefðir ekki átt að hringja.
- Hvers vegna ekki?
- Af því að þeir munu ekki gera neitt og að það gæti gert eigendum veiðipjónustanna erfitt fyrir ef veiðiverðirnir fara að snuðra stanslaust í þorpinu.

Ég var svolítið pirruð og svaraði:

- Að því er ég best veit þá var veiðitímabilinu lokið.
- Já, en Mariusi finnst það samt ekki rétt. Hann sagði að þetta kæmi okkur ekki við.

Ég var mjög reið.

- En þú, Elísabet, hvað finnst þér?
- Ég held að þú hafir gert eins og samviskan bauð þér. Það er það sem skiptir máli.

Hún var rétt búin að svara mér með einu af háfleygu og vönduðu tilsvörunum sínum sem maður getur engu bætt við. Hún skipti um umræðuefni. Hún gat ekki hætt að segja mér hversu gott hún hefði haft af þessari ferð og að hún hefði gefið henni kraft til að þrauka veturinn. Hún spurði mig hve lengi ég reiknaði með að dvelja í þorpinu. Ég sagði henni að við yrðum kannski þarna í sveitinni yfir hátíðirnar. Það var nokkuð sem við höfðum lengi ætlað að gera.

Maðurinn hennar beið eftir okkur. Við tókum úr bílnum og mér fannst hann frekar þurr á manninn. Hann hafði nú aldrei sýnt mér mikla vinsemd og ég hélt að hann teldi

mig hálfpartinn bera ábyrgð á þessu kostnaðarsama flandri Elísabetar. Hann hafði orð á sér fyrir að vera nískur. Ég hugsaði ekki mikið um þetta. Ég fór að kaupa vatn í búðinni, og líka þar fannst mér kaupmaðurinn frekar stuttur í spuna. Hann hafði alltaf verið sérlega elskulegur við mig. Þetta fannst mér óþægilegt og ég hét mér því að ef þetta gerðist aftur myndi ég spyrja hann. Við maðurinn minn lögðum okkur fram um að versla hjá honum í fríum til að styðja efnahagslífið í þorpinu. Ég ætlaði ekki að halda aftur af mér. Ég barðist af öllu afli gegn því að heyra rödd mannsins míns endurtaka: „Efnahagstengslin, efnahagstengslin...“

Ég beið eftir athugasemdum samstarfsmanns míns eftir yfirlesturinn og tók aftur til við vinnuna af mikilli einbeitni. Eftir nokkra daga var henni lokið. Ég hafði í höndunum lokaútgáfuna af skýrslunni. Ég vildi nota tímann sem var eftir fram að jólum til að hvíla mig og lesa. Ég fór í margar síðdegisgöngur og fór snemma að sofa. Eftir viku gerði ég mér grein fyrir að ég hafði ekki hitt Elísabetu aftur, hún hafði ekki heldur hringt í mig.

Einn morguninn bankaði ung stúlka í drapplitum einkennisbúingi á dyrnar hjá mér. Þetta var fulltrúinn frá dýraverndunarsamtökunum. Hún byrjaði á að segja mér að rannsóknin héldi áfram og að allir ættu að hafa sömu ábyrgðartilfinningu gagnvart samfélaginu og ég. Þau grunaði hverjir hefðu verið að verki en lýsingin sem ég gaf af bílnum var of óljós og veiðipjófarnir höfðu haft tíma til að afmá ummerkin. Hún hafði verið í nágrenninu og hafði endilega viljað þakka mér. Kæra fengi þá alltaf til að hafa hægt um sig í smá tíma. Ég bauð henni kaffi. Hún var fyrsta manneskjan sem ég hitti í viku. Hún elti mig inn í eldhúsið og féll í stafi yfir espressóvélinni minni. Henni fannst kaffið frábært, þetta yrði það næsta sem hún keypti sér. Ég sagði henni frá staðnum sem ég hafði orðið mér úti um hana á Dante-götu og ég sagði að þeir tækju áreiðanlega á móti símapöntunum. Hún skrifaði niður nafnið á versluninni. Hún sagði, svolítið hissa: „Þeir selja líka veiðivopn. Þeir sérhæfa sig í þeim.“ Alveg rétt. Ég hafði gleymt því. Hún sá nafnið á versluninni oft í skjölum. Við settumst við borðið. Hún spurði mig hvort eitthvað væri að fréttu. Ég neitaði því. Svo varð mér hugsað til samtals míns við Elísabetu. Ég sagði henni að ég hefði verið með nágrannakonunni minni þegar við fundum skepnuna. Hún skoðaði pappírana sína, þetta kom hvergi fram þar. Ég veit ekki hvers vegna ég hafði ekki sagt frá því, ég hlaut að hafa verið í uppnámi og ekki verið spurð um það. Og þarna á

Þessari stundu, þegar ég hugsaði um orð Elísabetar, fékk ég eins konar hugljómun. Ég var viss um að hún hafði borið kennsl á veiðipjófana, kannski hafði hún meira að segja þekkt bílinn. Ég sagði henni þetta allt. Hún sagði að Elísabet myndi ekki leysa frá skjóðunni. Enginn í þorpínu gerði það nokkurn tímann, nema nafnlaust til að koma upp keppinaut í veiðipjónustunni og þá eingöngu til að skaða hann eða hefna sín. Ég sá hana stefna í átt að búinu.

Um eittleytið var aftur barið að dyrum. Það var maðurinn hennar Elísabetar. Hann hafði aldrei stigið fæti innfyrrir dyrnar hjá mér. Hann fór reyndar ekki neitt í þorpínu. Hann var taugaóstyrkur, þetta er ekki maður sem er vanur að tala. Ég sagði honum að koma inn. Hann stóð í dyrunum og lokaði ekki. Hann sagðist hafa búið alla sína ævi í þorpínu, fjölskylda sín hefði aldrei lent í útistöðum við neinn og myndi ekki byrja á því núna. Þau hefðu alltaf leyst málin án afskipta lögreglunnar. Hann vildi segja mér að Elísabet hefði ekkert séð á leiðinni af því að hún hefði verið hálfsofandi og þar að auki væri hún nærsýn. Þetta er það sem hún hafði sagt veiðiverðinum. Hann hafði búið þarna í fimmtíu ár og hann vonaði að þetta væri bæði í fyrsta og síðasta skipti sem veiðiverðir kæmu í garðinn hans. Hann hækkaði róminn. Var það ljóst? Auk þess voru hann og fleiri farnir að fá meira en nóg af aðkomufólkinu í þorpínu. Hann skellti hurðinni og fór.

Ég fór að gráta. Ég vildi ekki viðurkenna það en ég var dauðhrædd við hann. Það var ekki bara það sem hann sagði, heldur brá mér við að finna hatrið og reiðina í rödd hans. Það kom mér algerlega úr jafnvægi. Ég hringsnerist um húsið lungann úr deginum. Um klukkan fjögur fór ég svo í göngutúr. Ég hafði óljósa löngun til að hitta Elísabetu sem kom vanalega til baka úr rúntinum sínum í þorpínu um þetta leyti. Hún var von að fara á bílnum og þræða aðalgötuna í lok eftirmiðdagsins. Eftir það fór hún aftur heim og bjó sig undir að hjálpa mannum sínum við kvöldmjaltirnar. Ég sá hana ekki. Ég þorði ekki að fara framhjá húsinu hennar. Næstu daga á eftir fór ég oft fram úr á næturnar til að athuga hvort dyrnar væru ekki örugglega læstar. Þegar ég fór aftur í búðina fékk ég fálegar móttökur á ný, og þá var mér nóg boðið. Ég spurði hvað væri á seiði. Kaupmaðurinn er taugaveiklaður og skapbráður maður. Hann svaraði mér því að vegna leiðindaupþákomu eins og í síðastliðinni viku, væri ábyggilegt að þau hefðu lögregluna og veiðiverðina á hælunum í dágóðan tíma. Ég spurði hvað honum kæmi þetta við og hann gat ekki svarað því. Ég sagði að það væri ekki eðlilegt að hluta lifandi dýr í tvennt og ég ætlaði ekki að

láta eins og ekkert væri. Konan hans kom fram, sennilega vegna háreystinnar, og hún sem segir aldrei orð, herti sig upp í að taka minn málstað. Henni hafði alltaf fundist þetta háttalag óásættanlegt. Hann róaðist og viðurkenndi fyrir mér að hann óttaðist að þetta skaðaði veiðipjónusturnar. Ég svaraði því til að hann ætti lífsafkomu sína frekar fólki eins og mér að þakka, sem er langdvölum í þorpínu, heldur en nokkrum veiðimönnum sem eru bara nokkra daga. Konan hans var aftur sammála mér. Ég bað hann um að taka saman reikninginn minn þegar hann hefði tíma þar sem ég hafði hugsað mér að snúa aftur til Montréal á næstu dögum. Þegar ég kom næst í búðina til hans var hann aftur orðinn kurteis, kannski meira að segja aðeins um of.

Ég var að safna saman þurru lókefli í vegkantinum þegar ég sá Elísabetu aftur.²³ Ég þekkti hana ekki strax. Hún var á litlum rauðum bíl og keyrði mjög hratt. Ég vissi að hana var lengi búið að langa í nýjan bíl. Ég lyfti hendinni til að heilsa henni og hún lét eins og hún sæi mig ekki. Hún hafði skipt mér út fyrir nýjan bíl.

²³ Lókefli eða grasdúnhamar, *Typha latifolia*. Þetta eru háar plöntur, allt að tveimur metrum, kröftugar, fjölærar og mynda torfur. Lókefli vex einkum í vötnum, tjörnum, ám og mýrlendi. Þyrpingarnar fylla oft tjarnir og skurði (Blamey, 1992, p. 472). Oft tínt, þurrkað og notað sem skraut eða ofið í mottur, körfur og þess háttar (*Encyclopædia Britannica*, 6 août 2006).

3. Seinasta krýningin

Strax fyrsta veturinn urðu öll þessi dauðsföll. Allt þorpsbúar sem við höfðum þekkt í gamla daga. Fimm, held ég. Ég er ekki lengur viss. Síðan hætti ég að telja. Það urðu þessi dauðsföll og Aline grét allar nætur og sneri bakinu í vegginn. Hún grét í hljóði, algerlega hreyfingarlaus. Hún snýtti sér ekki einu sinni. Ég var kvæntur henni í þrjátíu ár og samt átta ég mig ekki enn almennilega á þessu. Þessar nætur lét ég alltaf sem ég svæfi. Ég hafði ekki dug í mér til að klappa henni á öxlina, kveikja á lampanum og rétta henni bréfpurrku. Ég held að hún hafi byrjað að gráta sömu nótt og við komum aftur. Ég taldi mér trú um að þetta liði hjá, að hún gréti út af systur sinni, Régine, vegna þess hve mikið skar sú síðarnefnda var orðin, Aline myndi á endanum komast yfir þetta. Núna finnst mér að hún hafi grátíð nánast allar næturnar sem hún bjó í þessu húsi, hún grét allt þar til hún fór á sjúkrahúsið til að deyja.

Það er ég sem hefði átt að deyja. Við höfðum farið frá Montréal stuttu eftir að ég fékk hjartaáfall. Læknirinn hafði sagt að ég myndi ekki geta unnið framár. Við seldum húsið og komum okkur fyrir í gömlu hlöðunni sem ég hafði verið að dytta að í mörg ár. Hún var orðin að glæsilegu byggingu þar sem sjá mátti bæði bjálka og burðarbita. Það var Aline sem fann nafnið yfir þessa gerð húsa í bók um franskar byggingar. Hún las öllum stundum, allt sem hún fann, allt sem henni var gefið. Í þorpinu, hafði hún fyrir löngu bundist Émile vináttuböndum, gömlum tannlækni á eftirlaunum sem útvegaði henni bækur. Hann færði henni þær í kassavís og hún skilaði honum þeim aftur að lestri loknum. Á sumrin sátu þau löngum í garðrólnunni og töluðu saman um bækurnar. Hún lagaði te fyrir hann. Henni þótti mjög vænt um hann og þoldi ekki að systir hennar skyldi kalla Émile gamlan homma. Aline sagði vitaskuld ekki neitt þegar hún var viðstödd. Hún sagði aldrei neitt. Aline umbar alltaf. Hún var eins þegar ég átti í hlut.

Að snúa aftur og setjast að í þorpinu var mín snilldarhugmynd. Mig hafði alltaf dreymt um það. Ég vann í hlöðunni og garðinum á hverju ári og hugsaði með mér að við myndum verja þar ævikvöldinu. Húsið var stórt, við gætum verið með heimagistingu yfir sumarmánuðina og unnið okkur inn smá pening. Aline var vön að brosa og svara að við skyldum sjá til. Henni hlýtur að hafa fundist að það væri langt í að ég kæmist á eftirlaun og að ekki væri hægt að sjá fyrir hvernig málum yrði háttað þá. Og svo kom þetta áfall. Það kollvarpaði öllu. Ég get ekki sagt að ég hafi verið hræddur við að deyja. Ég hafði

ekki tíma til þess. Ég man ekki eftir neinu nema miklu þróttleysi. Það var eins og það væri þokuslæða í kringum mig. Þetta var einhvern veginn mjög notalegt og breyttist næstum því strax í sælutilfinningu. Ég vissi að ég kæmi aftur í þorpið og ekkert annað skipti lengur máli. Ég ræddi í marga klukkutíma við mág minn í síma. Það var ég sem undibjó allt þrátt fyrir að vera ekki orðinn fullfrískur. Við urðum að selja mikinn hluta eigna okkar. Ég eyddi fleiri dögum í að setja saman lista. Ég fylgdi ströngum matarkúr og ég lagði af. Það var langt síðan að ég hafði verið eins léttur á mér og mér liðið jafn vel. „Ég er að fara heim heim,“ sagði ég við sjálfan mig og ég hugsaði ekki um neitt annað. Einu sinni sagði dóttir mín við mig að við ættum ef til vill að eiga íbúð í bænum fyrir vetrarmánuðina. Hún gæti þá hitt móður sína oft og þær haldið áfram að fara í bíó eins og þær voru vanar að gera áður. Ég yppti öxlum. Ég sagði að það væri of dýrt og væri ekki til neins þar sem okkur myndi ekki langa til að koma aftur þegar við værum flutt í þorpið. Ég var sannfærður um það.

Konan mín lést fyrir ári síðan. Gamli tannlæknirinn er enn lifandi. Síðastliðið sumar kom hann oft og settist hjá mér í ljósaskiptunum. Hann reyndi að fá mig til að tala. Hann spurði mig um veiðimennskuna, hvað ég aðhæfist á veturna og um lífið í þorpinu þegar sumargestirnir væru farnir. Ég gaf honum yfirleitt óskýr svör. Ég sagði honum ósatt um veiðarnar. Ég sagði honum ekki að ég hefði hætt að veiða eftir að ég kom aftur, að ég þyrfti fyrst að jafna mig betur. Fyrsta veiðitímabilið eftir komu okkar, hafði ég verið einn dag á gæsaveiðum og um kvöldið þegar ég kom heim leið yfir mig. Aline hringdi í systur sína, bað hana að vera hjá mér og fór sjálf að sækja lækni sem á sumarhús í götunni við hliðina. Aline vissi að hann væri heima því hún hafði séð bílinn hans. Læknirinn kom með henni, hann skoðaði mig og sagði að ég væri ekki lengur nægilega hraustur til að vera heilu dagana úti í kulda og roki. Í æsingnum gleymdum við fuglunum sem ég hafði drepið og skilið eftir á veröndinni og um kvöldið eða nóttina kom hundur og tætti þá í sundur. Það þurfti að henda þeim. Ég hélt kyrru fyrir, innilokaður í húsinu í marga daga. Ég gat ekki hugsað til þess að geta aldrei framar farið á veiðar. Þegar ég vann í Montréal, tókst mér vanalega að safna nógu mörgum yfirvinnutímum til að vera tvær vikur með bróður mínum og mági og birgja mig upp af villibráð sem ég fór svo aftur með heim til Montréal þar sem hún endaði alltaf frostþurrkuð og gleymd í frystikistunni. Aline eldaði aldrei villibráðina, hún sagðist ekki geta það. Hún var samt alin upp í sama þorpi og ég

þar sem villibráðin hafði eflaust bjargað mörgum fjölskyldum frá sulti áður fyrr. Síðan get ég ekki varist þeirri hugsun að þetta hafi verið hennar leið til að sýna andúð sína á langri fjarveru minni, sögunum úr þorpinu sem ég sagði og átti eftir að tala um svo mánuðum skipti.

Fyrst eftir að við fluttum til Montréal var ég með dagatal á ísskápshurðinni og merkti við frídagana okkar með rauðum hring. Reyndar held ég að ég hafi eiginlega aldrei farið burt. Ég fór með þorpið með mér eins og það lagði sig. Þorp æsku minnar, ekki þorpið sem ég flutti í aftur. Það er þess vegna sem öll þessi dauðsföll komu illa við mig. Það var engin líkvaka heldur voru líkin brennd og askan ekki jarðsett fyrr en um vorið. Þorpinu og nágrannaþorpunum er þjónað af gömlum presti á eftirlaunum sem þekkir engan og les sögur úr *Reader's Digest* í stað predikunar. Þar er alltaf fjallað um góðgerðarverk og kraftaverkalækningar. Aline leið illa við jarðarfarirnar og laut höfði. Enginn í kirkjunni hlustaði á prestinn. Allmargir töluðu saman eins og þeir væru í útfararstofu. Við vorum alltaf döpur þegar við komum heim. Það var eins og systur Aline dytti alltaf í hug að heimsækja okkur á þessum stundum.

Régine kom iðulega lafmóð inn í húsið eftir að hafa brölt út úr bílnum og bar með sér megna lykt af stækum svita og áfengi. Það var viðbjóðslegt. Hún var orðin svo feit að henni tókst ekki lengur að þvo sér almennilega. Ég greip alltaf tækifærið og fór að vinna á verkstæðinu mínu. Aline virti hana fyrir sér, brosti, hellti upp á kaffi og talaði við hana, stundum í marga klukkutíma. Þegar hún fór, opnaði Aline alla glugga. Einu sinni kom ég henni að óvörum ælandi í vaskinn, hún hafði ekki náð að komast fram á það eftir að Régine fór. Henni bauð við henni. Við töluðum aldrei um sóðaskapinn eða útganginn á systur hennar, yfirgengilega offitu eða hvernig hún hafði alið börn sín upp: ekkert þeirra hafði flutt að heiman og ekkert þeirra hafði gift sig. Þau borðuðu fyrir framan sjónvarpið án þess að tala saman. Régine fannst þetta eðlilegasti hlutur í heimi. Hún lifði í veröld þorpsins og ekkert annað skipti máli. Öll loftnet og allir gervihnattadiskar heimsins hefðu engu breytt, fyrir hana var lífið hvergi nema hér, hvergi nema í samvistum við þá sem hún hafði þekkt frá bernsku. Henni tókst að láta eins og aðkomufólkið væri ekki til, þrátt fyrir að flest húsin væru núna í eigu efnaðs fólks úr atvinnulífinu. Margir þeirra sem eftir voru í þorpinu voru nú í þjónustu þeirra. Mér leiðist að hugsa um systur Aline. Ég

skammast mín, því ég sjálfur hafði einnig lokað mig inni í þessari veröld. RéGINE kemur ekki lengur í heimsókn. Hún hægir bara á sér fyrir framan húsið þegar hún ekur framhjá.

Síðan að Aline dó, safna ég gömlum ljósmyndum teknum í þorpinu, einkum andlitsmyndum. Ég skrifa niður nöfn og fæðingardaga þeirra sem eru á myndunum. Ég hef jafnvel grennslast fyrir um þá sem komu hingað fyrstir. Mér eru meira að segja sendar myndir alla leið frá Bandaríkjunum. Ég á sífellt meira af þeim. Þær eru út um allt hús. Ég sýndi gamla tannlækninum þær og áhugi minn á ættfræði kom honum á óvart. Hann sagði við mig að þetta gæti orðið efni í góða ljósmyndabók og að þar gæti ég fjallað svolítið um sögu þorpsins. Hann gæti verið mér innan handar. Ég veit ekki hvers vegna, en mér fannst að þetta væri það eina sem ég gæti gert. Síðan hef ég unnið við þetta dag og nótt. Allan tímann sem ég vinn að þessu tala ég við Aline, ég sýni henni myndirnar og útskýri þær fyrir henni. Þær eru út um allt hús og við hverja mynd er minnismiði með dagsetningum og nöfnum. Ég tel mér trú um að ég geri þetta fyrir hana sem var svo mikill bókaunnandi. Ég fer sjaldan út, og þá bara til næsta bæjar að kaupa inn. Ég vil ekki tala við neinn, ég hef ekki krafta í það. Það líta allir á mig sem einhvern fávita. Ég held að það sé vegna þess hvernig Aline var jörðuð, þau eru ekki enn búin að jafna sig á því. Ef ég get ekki sofið á næturnar fer ég á fætur og held áfram að vinna í myndunum. Það er það eina sem kemur í veg fyrir að ég hugsi um þá hörmung sem líf mitt er síðan ég kom aftur í þorpið. Ég kem því ekki úr huga mér að það eigi sök á krabbameini Aline. Hún smitaðist af meini þorpsins. Stundum finnst manni sem fyrstu tvö árin eftir að við komum til baka hafi verið samfelld röð dauðsfalla og óhappa, rofin öðru hverju af heimsóknum RéGINE. Ég hefði átt að vera á varðbergi frá upphafi. Það voru fjölmargar blikur á lofti.

Fyrsta veturinn hafði ég séð í búðinni að í tilefni kjötkveðjuhátíðarinnar átti að keppa í íshokki við nágrannaþorpið. Þetta var fallegur dagur og ég taldi Aline á að koma með mér. Þegar við komum á skautasvellið var þar enga að sjá nema fjóra menn sem drukku bjór og köstuðu tómum bjórdósum niður á ísinn fyrir framan sig. Ég fór nær og Aline elti mig. Keppninni hafði verið aflýst þar sem ekki hafði tekist að finna nógu marga leikmenn. Þetta var annað árið í röð sem það gerðist. Skautasvellið hafði ekki einu sinni verið hreinsað. Þeir bættu við að þetta skipti ekki máli, að krýningarhátíðin yrði haldin og allir úr nálægum þorpum myndu koma. Við snerum aftur heim án þess að segja orð. Mennirnir sem við höfðum hitt voru allir spikfeitir, varla færir um að ganga alla leið að

torfærubílnum sínum og þeir litu út fyrir vera að þrotum komnir eins og gamalmenni. Um kvöldið neyddi ég Aline aftur til að fara út. Allir þorpsbúar voru á hótelinu. Þrjár ungar konur klæddar í ermalausa kvöldkjóla biðu í ísköldum dragsúgnum eftir að komast að því hver yrði krýnd drottning. Það var eitthvað óraunverulegt við það hvernig þær litu út. Allir aðrir voru í fóðruðum síðbuxum og rúllukragapeysum. Flestir höfðu komið á vélsleðum frá nágrennanþorpunum. Hjálsmarnir voru á borðunum innan um bjórflöskurnar. Þegar úrslitin voru tilkynnt, ruddist önnur þeirra sem beðið hafði lægri hlut hrópandi út, ósátt við úrslitin. Helmingur fólksins í salnum safnaðist saman við gluggann og sá hana detta kylliflata á ísilögðu bílastæðinu. Efri hluti kjólsins losnaði. Hún öskraði. Einhver hringdi á sjúkrabíl. Allir horfðu á þegar hún var sett inn í bílinn. Hún braust svo kröftuglega um að þeir voru í stökustu vandræðum með að halda henni niðri.

Við settumst aftur hjá Régine. Hún sötraði vodka í appelsínusafa og ítrekaði að þetta væri frænka stúlku úr næsta þorpi og að það þyrfti greinilega aðkomukonu til að skapa svona vandræði. Öll hátíðin væri ónýtt vegna hennar. Hún var viss um að þetta yrði seinasta krýningin. Skipuleggjendunum tækist ekki lengur að finna fegurðardísir í þorpinu og enginn nennti að fylgjast með sýningunum. Það væri bara þessi hátíð sem laðaði fólk að og svo hafði þessi vitleysingur eyðilagt kvöldið. Aline sagði við mig að hún vildi fara heim. Systir hennar reyndi að fá hana til að vera lengur. En nei, hún ætlaði ekki að bíða eftir hlaðborðinu. Sér liði ekki vel. Í þetta skipti kastaði hún líka upp þegar við komum heim. Hún sem sagði aldrei neitt, lýsti því yfir í bílnum að þetta væri úreltur siður. Orðavalið kom mér á óvart en hún hafði rétt fyrir sér. Daginn eftir þegar ég fór að setja bensín á bílinn sá ég drottninguna ganga um í þorpinu, berhöfðaða, skartandi kórónunni sinni. Hún var klædd í stóran anórakk og gallabuxur. Það var örugglega um tuttugu stiga frost. Þorpið var mannlaust, það var bara hún, reikandi á miðri götunni. Ég sagði Aline ekki frá þessu.

Ég talaði við lækinn um uppköstin, seinna, þegar þeir voru búnir að greina krabbameinið hjá Aline. Hann sagði mér að þau væru ekki endilega sjúkdómseinkenni en að hann gæti þó ekki verið viss.

Ég er ekki sá eini sem heldur að þorpið hafi eitrað fyrir Aline, dóttir mín er viss um það, jafnvel þó hún hafi aldrei sagt það við mig. Þegar við grófum ösku móður hennar í fjölskyldugrafreitnum í hjarta kirkjugarðsins, tilkynnti hún mér að þar myndi þetta enda,

hún yrði ekki jörðuð þarna. Þegar hún fór aftur til Montréal aðeins nokkrum klukkustundum eftir greftrunina, sagði hún við mig að ég vissi hvar hún ætti heima og að hún myndi ekki ferðast sexhundruð kílómetra með nýfætt barn til að koma að hitta mig eða hlusta á rausið í móðursystur sinni. Hún hafði ekki sagt mömmu sinni að hún ætti von á barni. Hún hafði ekki viljað gera henni það eins og á stóð. Ég veit ekki hvort Aline gat sér til um þetta. Hún sagði aldrei neitt en hún vissi alltaf allt. Ég hef ekki séð dóttur mína síðan. Hún á að eiga þessa dagana. Ég hef ekki heldur talað mikið við hana. Henni finnst að ég hafi orðið valdur að dauða móður hennar með því að fara með hana aftur hingað. Kannski er það rétt hjá henni.

Ég get ekki varist þeirri hugsun að Aline hafi dáið í minn stað. Eftir hjartaáfallið hugsaði ég bara um sjálfan mig. Einungis þorpið og veiðarnar komust að í huga mér. Ég hugsa um þetta allan daginn og tala við hana meðan ég flokka ljósmyndirnar mínar. Aline fórnaði öllu. Hún sagði upp vinnunni sem hún var mjög ánægð með, hún var ritari í litlum barnaskóla. Henni þótti vænt um börnin og þeim um hana. Hún mat vinnufélagana mikils, það hafði alltaf verið góður andi í skólanum og það er öruggt að Aline átti sinn hlut í því. Ég vissi aldrei til þess að hún færi í vondu skapi í vinnuna. Ég tók ekki tillit til neins og það sem meira er, ég leiddi hugann ekki einu sinni að þessu. Ég hafði snúið aftur frá dauðum og var á leiðinni heim í þorpið mitt. Ég sá fyrir mér stóra stöðuvatnið, fjallið og langa veiðidaga. Ég fengi allt aftur sem ég hafði verið sviptur. Ég hugsaði ekki um neitt annað, sérstaklega ekki að í þorpinu byggju aðeins gamalmenni og aðkomufólk eða að fjölskyldurnar sem þar höfðu orðið um kyrrt áttu sér ekkert félagslíf. Þar var meira að segja ekki lengur skóli. Unglingarnir sóttu allir skóla annars staðar og voru utanveltu í þorpinu. Um helgar voru þeir uppdópaðir og skemmtu sér við að eyðileggja allt sem á vegi þeirra varð. Þeir sáu að foreldrar þeirra voru háðir þessu yfirlætislega aðkomufólki og þess vegna urðu þeir æstir og ofbeldisfullir. Á endanum gáfust þeir svo allir upp. Aline vissi þetta allt. Þegar aðkomumaður var myrtur í einangruðum fjallaskála, var hún ekki í nokkrum vafa, hún sagði mér að hann hefði verið drepinn af einhverju ungmenni úr þorpinu sem hefði haft ástæðu til að vera illa við hann. Rannsóknin tók meira en tvö ár en Aline hafði rétt fyrir sér, þeim tókst að lokum að hafa hendur í hári morðingjans. Ég velti því sífellt fyrir mér hvornig hún fór að því að geta sér til um allt. Hún sem var svo orðvör. Ég hafði vanist þögn hennar. Hún var hluti af henni. Ég reyndi aldrei að skilja þessa þögn.

Ætli hún hafi ekki bara hentað mér vel. Ég tók allar ákvarðanir og hún samþykkti allt með brosi. Ég þekkti hana aðeins þannig, og núna óska ég einskis frekar en að hún tali við mig en það er bara gamli tannlæknirinn sem getur svarað mér. Hann hafði alltaf skrifað á við Aline og eftir dauða hennar fór hann að skrifa mér. Hann sendir mér bækur um ættfræði, slóðir að vefsíðum, ýmislegt til að leita að upplýsingum. Hann er viss um að mér muni takast þetta. Stundum hef ég á tilfinningunni að hann viti meira um Aline og þorpið en ég. Hann hefur átt hús þar í fjörutíu ár og hann var fyrsti sumargesturinn. Fyrst kom hann með lækni sem var miklu eldri en hann og sem varði dögnum í að safna blómum og steinvölum uppi í fjallinu. Á haustin kom læknirinn með lyf sem hann dreifði á heimilin. Ég man að móðir mín tók ein á móti honum í setustofunni og ræddi lengi við hann. Þá lokaði hún dyrunum og bannaði okkur að ónáða sig. Hún hagaði sér ekki svona við aðra en hann. Mér hefur alltaf fundist hann dularfullur.

Tannlæknirinn hélt áfram að koma einn eftir dauða læknisins. Hann hafði smátt og smátt fengið brennandi áhuga á skotveiðum. Hann sagði mér að það erfiðasta við ellina hefði verið að gefa veiðarnar upp á bátinn, að sjá ekki lengur ískalda þokuslæðuna yfir stöðuvatninu, flug fuglanna í dagrenningu, finna ekki lengur lyktina af rakri moldinni. Hann var sérlega áhugasamur um gæsaveiðar. Það snerti undarlega við mér því ég var ekki enn alveg búinn að snúa baki við veiðunum. Ég hélt og held enn að ég hafi farið of fljótt aftur á veiðar eftir kransæðastífluna og að ég geti áreiðanlega byrjað aftur næsta haust. Haglabyssurnar mínar hanga á veggnum og veiðifötin inni á verkstæði, tilbúin til notkunar.

Fötin hennar Aline eru enn í svefnherberginu og snyrtidótið á baðherberginu. Ég hef ekki hróflað við neinu. Ég get það ekki og þar að auki er ég of upptekinn við það sem ég er að gera. Ég sef alltaf í gestaherberginu. Ég forðast enn það augnablik þegar ekki verður lengur hjá því komist að setja allt í plastpoka og fara með þá á sorphaugana, jafnvel þó það sé bannað. Ég afþakkaði boð Régine um aðstoð, ég vildi ekki lyktina af henni og feitar krumlurnar í fötin hennar Aline. Dóttir mín tók ekkert, það kom meira að segja ekki til tals. Hún vildi einungis fá myndaalbúmið sem móðir hennar hafði árum saman safnað í fyrir hana. Þar mátti sjá myndir af henni frá því að hún var skírð og þar til hún útskrifaðist úr háskóla. Aline hafði skrifað á litla merkimiða undir myndirnar. *Marie*

sextán ára á lokaballinu. Marie að taka við prófskírteininu af rektor. Lengra náði það ekki. Aline hafði ekki gefist tími til að raða nýrri myndum.

Meðan á veikindum Aline stóð, öllum ferðunum til og frá sjúkrahúsinu og meðferðunum sem hún þurfti að gangast undir, trúði ég því aldrei að hún myndi deyja. Fyrir mér var það ómögulegt, það átti ekki að gerast, í öllu falli var það ekki það sem ég hafði ímyndað mér. Þau tvö haust sem Aline var veik kom ég eldiviðnum ekki í hús, bróðir minn gerði það fyrir mig. Það er hann sem sér um viðhald á hluta bústaða aðkomufólksins í þorpinu. Hann vildi ekki að ég borgaði honum. Það var hann sem setti upp vetrarskýlið mitt, tók út vélsleðann og gekk frá tvöföldu gluggunum.²⁴ Í Montréal bjuggum við hjá dóttur okkar. Aline fannst erfitt að vera rúmföst, háð öðrum og þar að auki ekki heima hjá sér. Við lok annars vetrarins hafði krabbameinið ágerst þrátt fyrir allar meðferðirnar. Hún ákvað að hætta í þeim. Ég var ekki sammála en hún vildi ekki hlusta á neinar fortölur. Hún bað mig að fara með sig aftur heim. Til að byrja með fór hún á fætur og eldaði, en svo varð hún of veikburða. Hún hélt kyrru fyrir í rúminu og las. Hún vildi engan hitta, jafnvel ekki systur sína. Hún sætti sig einungis við heimsóknir Émile gamla og dóttur okkar. Allir í þorpinu héldu að hún væri of stolt, að hún vildi ekki að þau sæju hana svona horaða og illa farna. Hún var yfirveguð og það var bara eitt sem skipti hana máli, hún vildi deyja áður en veturinn gengi í garð, áður en það færi að snjóa. Hún talaði stöðugt um það við hjúkrunarkonuna sem fór hundrað mílna leið fram og til baka til að annast hana. Hún þræði að deyja áður en vetur gengi í garð. Allt sumarið var hún með hita, hún var andrömm og bruddi hverja myntutöfluna á fætur annarri en svo tók hún að kvarta yfir lyktinni af sér. Hún hélt því stöðugt fram að hún lyktaði illa. Hún vildi ekki lengur að við svæfum í sama rúmi. Um miðjan september bað hún mig að flytja sig á sjúkrahúsið, hjúkrunarkonan kom með okkur og Aline var komið fyrir í lillabláu herbergi ætluðu krabbameinssjúklingum á lokastigi sem fá aðeins líknandi meðferð til að lina þjáningar þeirra. Aline lét taka niður allt skrautið, alla blómapottana með þurrkuðu blómunum og fór fram á að búið yrði um rúmið hennar með hvítum rúmfatnaði. Hún vildi ekki sjónvarp, bara útvarp til að hlusta á tónlist. Hún lifði í næstum einn mánuð enn, svo féll hún í dá og fékk hægt andlát, án vöðvakrampa og andnauðar. Þetta var í fyrstu

²⁴ „Garage d’hiver“ þýtt sem „vetrarskýli“. Vetrarskýli eru sett upp yfir vetrarmánuðina til að geyma t.d. vélsleða eða bíla (Tremblay, 26. apríl 2006).

viku október. Það var heitt miðað við árstíma. Þorpsbúar kvörtuðu yfir þessum miklu hitum sem spilltu veiðitímabilinu. Aline var brennd eins og hún hafði beðið mig um og það var engin jarðarför. Hún hafði lagt áherslu á að það yrði engin dánartilkynning. Þar voru bara dóttir okkar og maðurinn hennar. Grafarinn stóð og beið nálægt vörubílnum sínum. Ég var með ávísunina frá Aline sem ég lét hann strax fá. Ég hef aldrei skilið þrákelknina í henni að vilja deyja í þessari einsemd. Ég lét bæta nafninu hennar á legstein móður hennar ásamt fæðingar- og dánardegi. Ég gerði allt sem hún vildi jafnvel þótt ég væri ekki sama sinnis. Hún hafði útlistað hinstu óskir sínar og fest þær á ísskápshurðina áður en hún hóf líknarmeðferðina, alveg eins og maður gerir við innkaupalista.

Í gær setti ég hluta af því sem ég hef verið að fást við í kassa og fór að hitta bæjarstjórnann. Gamli tannlæknirinn hafði látið mig fá nafn prentara sem er vanur þessari gerð ritverka. Þar var meira að segja hægt að fá tæknilega aðstoð. Ég tók nokkur eintök af bókum um þorp sem þeir höfðu þegar prentað og sýndi bæjarstjórnunum þetta allt. Ég sagði að þetta myndi ekki kosta nema þrjú eða fjögur þúsund dollara og að við myndum örugglega fá peninginn til baka því það væri hægt að selja ferðamönnum bókina á sumrin og hafa hana til sýnis á meðan á fuglafræðipinginu stæði. Ég hafði sagt töfraorðin: peninga og ferðamenn. Hann skoðaði allt, einkum myndirnar af tengdafjölskyldu sinni. Hann er sjálfur ekki héðan. Hann kallaði á konuna sína svo að hún gæti líka séð. Hún kom niður í kjallarann og skoðaði myndirnar í klukkutíma. Þau voru hrifin. Hann ætlaði að láta greiða atkvæði um styrk. Ég átti að koma á næsta bæjarráðsfund með kassann minn en hann var fullviss um að þetta myndi ganga upp. Ég fór út og flýtti mér heim til að senda gamla tannlækninum tölvupóst. Bókin yrði að veruleika, bæjarstjórnin ætlaði að útvega styrk fyrir prentuninni. Það var allt sem ég þurfti. Hann svaraði mér að hann væri glaður og að ég gæti reitt mig á hann ef ég hefði þörf fyrir aðstoð. Ég sagði Aline að hún fengi bókina sína.

Dóttir mín eignaðist dreng í lok mars. Ég fór í eina viku til Montréal. Mér leið ekki vel, leið illa út af þessari miklu nánd og þar að auki hugsaði ég bara um tímamann sem ég hafði til að vinna að bókinni minni. Bæjarstjórinn hafði sagt að hún yrði tilbúin fyrir fuglafræðipingið. Það gaf mér tæpa tvo mánuði til að klára að skrifa og láta gera umbrotið. Prentarinn kæmi í nokkra daga til að aðstoða mig við að leggja lokahönd á verkið. Hann myndi koma sér fyrir á heimili Émile. Ég gerði mér ekki strax grein fyrir að

Þetta væri óvenjulegt, að hann gerði þetta sem vinargreiða við gamla manninn, einungis af því að hann hafði beðið hann um það, að hann hefði áreiðanlega annað að gera en að eyða tíma sínum í lítið rit um þorp sem gaf honum bókstaflega ekkert í aðra hönd. Hann hafði haldið kostnaðinum í lágmarki. Hann hélt ekki eftir neinum ágóða fyrir sjálfan sig.

Hann kom seint á mánudegi. Hann var einn á ferð. Ég hafði haldið að tannlæknirinn kæmi með. Prentarinn sagði mér að hann hefði ekki getað komið. Þetta var mjög hár maður og handleggjalangur. Hann virtist mjög rólegur, mjög ólíkur þeirri hugmynd sem ég hafði gert mér um prentara. Hann kom inn í stofuna og horfði í kring um sig, það voru hundruðir ljósmynda dreifðar út um allt. „Þetta er eins og kirkjugarður,“ sagði hann. Hann rölti dálítið um og bætti við að við yrðum að velja úr. Ég sýndi honum lesmálið. Hann tók það með sér, þetta var texti upp á um það bil fimmtíu blaðsíður sem ég hafði samið og endurskrifað þar sem ég sagði í stuttu máli frá uppruna þorpsins og mikilvægum atburðum, til dæmis eldsvoðanum í sögunarverksmiðjunni og byggingu annarrar kirkjunnar. Hann sagði við mig: „Ég tek hann með mér, vinn að honum í kvöld og kem aftur á morgun. Ég hugsa að tveir til þrjú dagar ættu að duga.“ Þegar hann var að fara, rétt áður en hann steig yfir þröskuldinn, sneri hann sér við og sagði: „Émile þótti mjög vænt um konuna þína, hann talaði oftsinnis um hana við mig þegar hann kom aftur á haustin.“ Ég svaraði ekki. Ég lokaði dyrunum á eftir honum.

Hann kom aftur seint næsta eftirmiðdag. Hann hafði lagfært textann og vildi bera hann undir mig. Ég trúði því varla að hann væri búinn að þessu. Hann sagðist vera vanur þessari vinnu. Svo völdum við ljósmyndirnar. Án þess að gera mér grein fyrir því, valdi ég bara myndir frá sjötta áratugnum, myndir sem voru teknar stuttu áður en ég fór burt úr þorpinu. Það var hann sem sagði að það þyrfti einnig að prenta gamlar ljósmyndir, að það væru einkum þær sem fólk hefði áhuga á. Við tölusetum þær og neðst skrifaði ég niður nöfnin á þeim sem voru á myndunum. Við unnum fram á nótt. Prentarinn tók kassann með bókinni þegar hann fór. Hitt myndum við klára á netinu. Það hafði aldrei verið jafnmikil óreiða í húsinu. Ég tók myndirnar af handahófi og setti þær í kassa, prentarinn hafði sagt mér að það væri hægt að halda sýningu, að það væri alveg þess virði. Mér datt í hug að bæjarstjórnin gæti lagt drög að því um sumarið.

Ég fór í háttinn en gat ekki sofið svo ég fór aftur á fætur. Snjórinn umhverfis húsið var næstum alveg bráðnaður. Eftir að Aline dó, hafði ég ekki tekið eftir neinu. Ég

hefði ekki getað sagt til um það hvort veturinn var harður. Ég hafði lokað mig inni með ljósmyndirnar úr þorpinu. Ég fór inn í svefnherbergið okkar í fyrsta skipti frá því hún dó. Allt var á sínum stað. Ég tók stóra appelsínugula poka, þessa sem ég nota til að safna föllnum laufblöðum í á haustin og ég henti öllu, meira að segja ábreiðunum og koddunum sem voru á rúminu. Ég fór í skó og gamla peysu og fór út á verkstæðið. Það var kalt. Ég tók stígvélin og veiðifatnaðinn eins og hann lagði sig og henti honum líka. Ég setti allt í skottið á bílnum og lagði af stað á sorphaugana.

VII. Bibliographie

Ástráður Eysteinnsson. *Tvímæli – Þýðingar og bókmenntir*. Bókmenntafræðistofnun Háskólaútgáfan, Reykjavík, 1996.

Biron, Michel. « Un sous-genre hybride : la nouvelle romanesque », *Voix et images*, volume XXX, numéro 1 (88), automne 2004, p. 125 - 130, <http://www.erudit.org/revue/vi/2004/v/n88/009894ar.pdf>, 23 août 2006.

Blamey, Marjorie et Christopher Grey-Wilson. *Myndskreytt flóra Íslands og Norður-Evrópu*. Skjaldborg hf., [Reykjavík], 1992.

Cayouette, Pierre. « La trouble-fête de l'île », *l'Actualité*, volume 30, 2005, p. 64 - 66.

« Comptoir », *Le Trésor de la langue française informatisé*, Analyse et traitement informatique de la langue française, Centre national de la recherche scientifique, http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=347603_6835;, 23 août 2006.

Fédération des pourvoiries du Québec Inc., <http://www.fpq.com/fr/outfitters.asp>, 7 août 2006.

Frönsk-íslensk orðabók, rédaction : Þór Stefánsson, Örn og Örlygur hf., [Reykjavík], 1995.

« Galette », *Le Trésor de la langue française informatisé*, Analyse et traitement informatique de la langue française, Centre national de la recherche scientifique, http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=106960_1325;, 24 août 2006.

Le Grand Robert de la langue française, rédaction : Rey, Alain ; Dictionnaires Le Robert, Paris, édition augmentée en 6 volumes nouveau format 2001.

Heimir Pálsson et Höskuldur Þráinsson. *Um þýðingar*. Iðunn, Reykjavík, 1988.

Internet Movie Database Inc., <http://www.imdb.com/title/tt0055032/>, 23 août 2006.

Íslensk orðabók, rédaction : Mörður Árnason, Edda, Reykjavík, 2002.

Íslenska alfræðiorðabókin, rédaction : Dóra Hafsteinsdóttir et Sigríður Harðardóttir, Örn og Örlygur, Reykjavík, 1990.

« Joual », *Le Trésor de la langue française informatisé*, Analyse et traitement informatique de la langue française, Centre national de la recherche scientifique, http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=501426_90;, 16 août 2006.

Kraft Foods Inc., <http://www.kraft.com/profile/factsheet.html>, 5 août 2006.

Lord, Michel et André Carpentier. « Introduction : Le territoire mouvant de la brièveté », *Littératures – Revue publiée avec le concours du Centre National du Livre*, volume [?], 2005, p. 7 – 16.

Meney, Lionel. *Dictionnaire québécois-français – pour mieux se comprendre entre francophones*, Guérin, Montréal/Toronto, 2003, (2^e édition, revue et corrigée).

Ministère des Ressources naturelles et de la Faune, <http://www.mrnf.gouv.qc.ca/faune/braconnage/index.jsp>, 6 août 2006.

Óskar Ingimarsson. *Dýra- og plöntuorðabók: ensk-latnesk-íslensk og latnesk-íslensk-ensk*. Bókaútgáfan Örn og Örlygur hf., 1989.

Le Petit Larousse 2003, direction générale : Legrain, Michel ; Yves Garnier et Mady Vinciguerra, Larousse / VUEF, 2002.

Rósa Elín Davíðsdóttir. *La traduction de l'imparfait en islandais*, ritgerð til B.A.-prófs í frönsku við Háskóla Íslands, Reykjavík, 2005.

Soubias, Pierre. « Quelques réflexions sur la place de la littérature québécoise parmi les 'littératures francophones' », *Littératures – La nouvelle québécoise contemporaine*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, p. 9-18.

« Tea », *Encyclopædia Britannica Online*, <http://search.eb.com/eb/article-65372>, 6 août 2006.

Tremblay, Lise. *La danse juive*. Leméac Éditeur, Montréal, 1999.

Tremblay, Lise. *La héronnière*. Leméac Éditeur, Montréal, 2003.

Tremblay, Lise. *L'hiver de pluie*. Leméac Éditeur, [Montréal], 1996.

Tremblay, Lise. *La pêche blanche*. Leméac Éditeur, Montréal, 1994.

Tremblay, Lise. un entretien avec l'auteur à l'Université d'Islande, 26 avril 2006.

« Typhales », *Encyclopædia Britannica Online*, <http://search.eb.com/eb/article-9074001>, 6 août 2006.

Ville de Boucherville, http://www.ville.boucherville.qc.ca/asp/gabarits/Gabarit.asp?ID_MESSAGE=17&CAT_RAC=34 ; http://www.ville.boucherville.qc.ca/asp/gabarits/Gabarit.asp?ARBO_CATEGORIE_PERE_SEL=1B4B10&ID_MESSAGE=432&CAT_RAC=1&COULEUR_FOND_MENU, 6 août 2006.

« Wintergreen », *Encyclopædia Britannica Online*, <http://search.eb.com/eb/article-9077236>, 5 août 2006.